

En guise d'introduction Marxisme et féminisme : histoire et concepts¹

Alors que la nécessité d'un changement économique, social et culturel se fait sentir au niveau mondial, il est important d'avoir à l'esprit les principaux enjeux du rapport entre marxisme et féminisme. La première étape est d'analyser ce que nous envisageons par marxisme et par féminisme, avant de lier ces deux perspectives, ce qui est non seulement possible mais absolument nécessaire au changement auquel nous travaillons. Ce processus de jonction doit aboutir à une redéfinition mutuelle.

Même en considérant le marxisme comme la pensée de Karl Marx, et non à partir des usages qui en ont été faits par la suite comme, par exemple, l'idéologie soviétique ou de la Chine populaire, il y a déjà, dans la pensée même de Marx, bien

1. Conférence de Silvia Federici prononcée en espagnol le 7 septembre 2017 à l'occasion des Sixièmes rencontres de jeunes chercheurs en histoire contemporaine de Saragosse. Les notes de bas de page retiennent sur des points évoqués au cours du débat qui a suivi la conférence. Le texte a été publié pour la première fois dans Silvia Federici, *El patriarado del salario. Críticas feministas al marxismo*, Madrid, Trilce de sueños, 2018, p. 11-23 [Ndé].

Le capitalisme patriarcal

des éléments de sa conception de la société et du capitalisme dont il faut nous libérer ; dans le même temps, nous devons nous réapproprier ce qui est utile et important aujourd'hui dans sa théorie de l'histoire et du changement social. Le fait est que Marx a considérablement contribué au développement de la pensée féministe, envisagée comme composante d'un mouvement de libération et de changement social non seulement pour les femmes mais pour l'ensemble de la société.

On peut compter en premier lieu sur sa philosophie de l'histoire. Pour Marx, l'histoire est un processus de lutte, de lutte des classes, de lutte des êtres humains pour se libérer de l'exploitation. Si l'histoire n'est autre que l'histoire des conflits, des divisions et des luttes, il devient alors impossible d'analyser le processus historique du point de vue d'un sujet universel et unique. Pour le féminisme, cette perspective est très importante. Du point de vue féministe, il est fondamental de souligner que cette société se perpétue en générant des divisions, des divisions fondées sur le genre, sur la race, sur l'âge. Une vision universalisante de la société, du changement social, depuis un sujet unique, finit par reproduire la vision des classes dominantes.

Un autre apport de la contribution marxienne réside dans sa conception de la nature humaine. Elle est thématisée par Marx comme le résultat des rapports sociaux – non comme une chose éternelle mais comme le produit de la pratique sociale. C'est

En guise d'introduction

là une idée centrale de la théorie féministe. En tant que féministes et en tant que femmes, nous avons lutté contre la naturalisation de la féminité, au nom de laquelle on assigne des tâches, des façons d'être, des comportements. Cette naturalisation remplit une fonction disciplinaire essentielle. Si une femme se prend à refuser certaines tâches (domestiques par exemple) qu'elle s'est vu attribuer, on aura plutôt tendance à la qualifier de « mauvaise femme » qu'à la désigner comme « une femme en lutte ». On présume que le fait d'accomplir ces tâches fait partie de la nature des femmes, de notre système psychologique. L'idée de Marx nous a permis de lutter contre l'idée de l'éternel féminin.

Un troisième bénéfice tiré de Marx réside dans le rapport qu'il a établi entre la théorie et la pratique. Il a sans cesse insisté sur le fait que c'est en transformant la société qu'on peut en produire la connaissance, que la théorie ne naît pas ex nihilo, en soi, ou dans l'esprit d'un seul individu. Elle naît de l'échange social, de la pratique sociale.

On garde également de Marx l'idée, absolument centrale, de travail humain comme source principale de la production de la richesse, surtout dans la société capitaliste.

Enfin, et plus généralement, nous endossons l'analyse du capitalisme faite par Marx. S'il est clair que, depuis l'écriture du *Capital*, le capitalisme, l'organisation du travail, les formes

Le capitalisme patriarcal

d'accumulation du capital ont profondément changé, il reste indéniable que certains éléments soulignés par Marx sont toujours aussi importants pour envisager les mécanismes qui constituent ce système et lui permettent de se perpétuer.

Dans le même temps, le féminisme nous a donné des outils pour produire une critique de Marx. C'est là l'un des apports les plus importants au niveau théorique du mouvement féministe des années 1970 auquel j'ai participé, et en particulier des femmes associées à la campagne «*Wages for Housework*» («*Un salaire pour le travail ménager*»), comme Mariarosa Dalla Costa et Leopoldina Fortunati en Italie et Maria Mies en Allemagne – qui ont énormément contribué au développement d'une théorie marxiste-féministe. Ces femmes ont formulé une critique puissante de Marx en constatant qu'il s'était attaqué à l'histoire du développement du capitalisme en Europe et dans le monde du seul point de vue de l'invention du travailleur industriel salarié, de l'usine, de la production de marchandises et du salariat, omettant des problématiques cruciales par la suite pour la théorie et la pratique féministes : toute la sphère des activités essentielles à la reproduction de notre vie comme le travail domestique, la sexualité, la procréation ; le fait est qu'il n'a pas analysé la forme spécifique d'exploitation des femmes dans la société capitaliste moderne.

10

En guise d'introduction

Marx a reconnu l'importance du rapport entre les hommes et les femmes dans l'histoire dès ses premiers travaux. Il a dénoncé l'oppression des femmes, surtout dans la famille capitaliste, bourgeoise. Ainsi, dans les *Manuscrits de 1844*, il écrit (évoquant Fourier, en un sens) que le rapport entre les femmes et les hommes dans toute société et à toute époque de l'histoire est la mesure de la capacité des êtres humains à humaniser la nature – ce sont les termes qu'il emploie. Dans *L'Idéologie allemande*, il parle de l'esclavage latent dans la famille et de la façon dont les hommes s'approprient le travail des femmes. Dans *Le Manifeste du Parti communiste*, il dénonce l'oppression des femmes dans la famille bourgeoise, comment elles sont traitées comme propriété privée et utilisées dans la transmission de l'héritage. Il y a donc bien une conscience féministe relativement présente, mais sous la forme de commentaires ponctuels qui ne se traduisent pas en une théorie en tant que telle. Ce n'est que dans le livre 1 du *Capital* que Marx analyse le travail des femmes dans le capitalisme, mais il n'analyse que le travail des ouvrières dans la grande industrie. Il est vrai que peu de théoriciens ont dénoncé avec tant de passion et de force l'exploitation brutale dans les usines des femmes et des enfants, et des hommes bien entendu, en décrivant la journée de travail, les conditions dégradantes (certes non sans un certain moralisme, comme quand il parle de la dégradation

11

des femmes qui, faute de pouvoir vivre de leur salaire, très bas, doivent le compléter par la prostitution) mais dans les trois livres du *Capital*, on ne trouve aucune analyse du travail de reproduction. Il n'en parle que dans deux petites notes : dans l'une il écrit que les ouvrières, étant toute la journée à l'usine, sont obligées d'acheter ce dont elles ont besoin et dans l'autre, il signale qu'il a fallu une guerre civile pour que les ouvrières puissent s'occuper de leurs enfants, référence à la guerre de Sécession aux États-Unis qui avait mis fin à l'esclavage et interrompu l'arrivée de coton en Grande-Bretagne, conduisant ainsi à la fermeture des usines.

Il est curieux qu'il n'ait pas été capable de considérer le travail de reproduction. Il dir pourtant lui-même au début de *L'Idéologie allemande* que si nous voulons envisager les mécanismes de la vie sociale et du changement social, nous devons partir de la reproduction de la vie quotidienne. Il reconnaît aussi dans un chapitre du livre 1 du *Capital* intitulé « Reproduction simple » (c'est ainsi qu'il désigne la reproduction de la main-d'œuvre) que notre capacité de travail n'est pas une chose naturelle mais une chose qui doit être produite. Il reconnaît que le processus de reproduction de la force de travail est partie intégrante de la production de valeur et de l'accumulation capitaliste (« la production du moyen de production le plus indispensable au capitaliste, le travailleur lui-même »). Mais, très

paradoxalement d'un point de vue féministe, il considère que cette reproduction reste entièrement pensable à partir du processus de production des marchandises, autrement dit : le travailleur gagne un salaire et avec ce salaire, il satisfait ses besoins vitaux par l'achat de nourriture, de vêtements¹... Marx ne reconnaît jamais qu'il faut du travail, le travail de reproduction, pour cuisiner, pour nettoyer, pour procréer.

Marx note que la procréation d'une nouvelle génération de travailleurs est fondamentale pour l'organisation du travail mais il la voit comme un processus naturel, et il écrit que les capitalistes n'ont pas à s'en soucier et qu'ils peuvent se fier à l'instinct de conservation des travailleurs ; il ne pense pas que les hommes et les femmes

1. Marx omet aussi, du reste, que les marchandises les plus importantes pour la reproduction de la main-d'œuvre en Europe, celles qui ont été à la base de la Révolution industrielle (sucre, thé, tabac, rhum, coton), étaient produites par des esclaves et que, dès la fin du XVII^e siècle, si ce n'est plus tôt encore, il s'était créé une division internationale du travail, une chaîne de montage internationale, qui réduisait le coût de production de la main-d'œuvre industrielle en associant travail salarié et travail des esclaves sous des formes préfigurant l'usage actuel des travailleurs immigrés. Le système

des plantations a été une étape essentielle dans la formation d'une division internationale du travail qui intégrait le travail des esclaves dans la (re)production de la main-d'œuvre industrielle européenne tout en les maintenant séparés socialement et géographiquement. Cependant, on ne trouve pas d'analyse du travail des esclaves dans la discussion du processus d'accumulation ou du travail quotidien dans *Le Capital*, sinon quelques références ponctuelles, bien que, par exemple, l'Internationale ait soutenu le boycott du coton pendant la guerre de Sécession.

Le capitalisme patriarcal

peuvent avoir des intérêts différents par rapport à la procréation, il ne l'envisage pas comme un terrain de lutte, de négociation. En même temps, il pense que le capitalisme ne dépend pas de la capacité de procréation des femmes puisque les révolutions technologiques assurent la création constante d'une « surpopulation » ; cependant, un indice évident de la préoccupation du capital et de l'État à l'égard du volume de la population est le fait qu'avec le capitalisme le contrôle des naissances exercé traditionnellement par les femmes s'est vu de plus en plus prohibé (il en reste encore aujourd'hui de nombreuses traces) et les peines punissant ces pratiques ont gagné en sévérité. Par ailleurs, Marx ne parle des relations sexuelles qu'en rapport avec la prostitution – pratique qu'il considère dégradante et qui s'impose aux femmes du fait de leur paupérisation, comme nous l'avons déjà signalé.

C'est là un véritable point aveugle de la théorie de Marx. C'est parce qu'il n'a pas pu voir au-delà de l'usine et qu'il s'est refusé à envisager la reproduction comme un aspect du travail social (largement féminisé) qu'il ne s'est pas non plus rendu compte qu'il se tenait – à l'heure où il écrivait son *Capital* – au seuil même de l'émergence de la famille prolétaire nucléaire.

Autour de 1870, un grand processus de réforme commence en Angleterre et aux États-Unis, avant de s'étendre ailleurs en Europe, qui aboutit à la

14

En guise d'introduction

création de la famille prolétaire. Ce processus est l'expression d'un changement historique de la politique du capital. Jusqu'aux années 1850-1860, le capitalisme se fonde sur ce que Marx a appelé l'« exploitation absolue », un régime où la journée de travail est allongée au maximum et le salaire réduit au minimum. Ainsi, pendant toute la Révolution industrielle, les ouvriers ne pouvaient pratiquement pas se reproduire, puisqu'ils travaillaient entre quatorze et seize heures par jour et qu'ils mouraient à 40 ans. La classe ouvrière se reproduit alors avec beaucoup de difficulté et meurt très jeune, avec une mortalité infantile et maternelle élevée.

Marx voit tout cela mais il ne se rend pas compte du processus de réforme en cours qui engendre une nouvelle forme de patriarcat, de nouvelles formes de hiérarchies patriarcales. Il continue à penser, comme Engels, que le développement capitaliste, et particulièrement la grande industrie, constitue un facteur de progrès et d'égalité. C'est la fameuse idée selon laquelle l'expansion industrielle et technologique abolit la nécessité de la force physique dans le processus de travail et permet l'entrée des femmes à l'usine, de sorte que s'instaure une coopération entre les femmes et les hommes, une plus grande égalité, libérant les femmes du contrôle patriarcal du travail à domicile, première forme de travail manufacturier au début du capitalisme. Marx partage donc l'idée que le développement

15

Le capitalisme patriarcal

industriel, capitaliste, favorise un rapport plus égalitaire entre les hommes et les femmes.

Mais ce qu'on voit à partir de la fin du XIX^e siècle, avec l'introduction du salaire familial, du salaire ouvrier masculin (qui est multiplié par deux entre 1860 et la première décennie du XX^e siècle), c'est que les femmes qui travaillaient dans les usines en sont chassées et sont renvoyées au foyer, si bien que le travail domestique devient leur premier travail, au point d'en faire des personnes dépendantes. Cette dépendance à l'égard du salaire masculin définit ce que j'ai appelé le « patriarcat du salaire » ; à travers le salaire se crée une nouvelle hiérarchie, une nouvelle organisation de l'inégalité : l'homme a le pouvoir du salaire et il devient le contremaître du travail non rémunéré de la femme. Et il a aussi le pouvoir de discipliner. Cette organisation du travail et du salaire, qui divise la famille en deux – les salariés et les non-salariés –, crée une situation où la violence est toujours latente.

Cette nouvelle organisation de la famille marque un tournant historique. Elle a permis un développement capitaliste impossible jusqu'alors. La création de la famille nucléaire accompagne le passage de l'industrie légère (textile) à l'industrie lourde (le charbon, la métallurgie) qui nécessite un type d'ouvrier différent, non plus le travailleur sans force, faiblement productif, produit du régime d'exploitation absolue. Du reste, ces travailleurs

16

En guise d'introduction

qui mouraient à 35 ans se rebellaient contre leur situation. Toute la première moitié du XIX^e siècle est une période de rébellion (chartisme, syndicalisme, communisme, socialisme). Cette nouvelle domesticité a provoqué deux phénomènes : d'une part, le travailleur est pacifié, il est exploité mais il a une domesticité à disposition, ce qui permet de conquérir la paix sociale ; d'autre part, le travailleur est plus productif. On peut ici employer la catégorie marxienne de « subsumption réelle », un concept forgé par Marx pour décrire le processus par lequel le capitalisme, par son histoire et son développement, restructure la société à son image, afin de la mettre au service de l'accumulation ; par exemple, il restructure l'école pour qu'elle soit productive dans le processus d'accumulation et de la même manière il restructure la famille. Évoquer ce processus de création de la famille nucléaire, entre 1870 et 1910, c'est bien se référer à un processus de subsumption réelle du processus de reproduction ; le quartier, la communauté sont transformés, les boutiques apparaissent, etc.

Ce modèle de famille s'est perpétué jusqu'aux années 1960, et c'est contre celui-ci que le mouvement féministe et les femmes en général se sont soulevés dans les années 1960 et 1970, s'érigeant ainsi contre cette conception de la femme comme un être dépendant. Le féminisme était alors synonyme de recherche d'autonomie, de rejet de la soumission des femmes dans la famille et dans la

17

Le capitalisme patriarcal

société (en tant que travailleuses non reconnues et non payées), de soulèvement contre la naturalisation des tâches domestiques et pour la reconnaissance du travail domestique comme travail.

C'est à partir de cette rébellion que des femmes (dont moi et celles que j'ai mentionnées plus haut) se sont saisies de Marx. À gauche, il était d'usage de lire Marx, d'étudier les pères du socialisme, mais il était clair, pour nous féministes, que ces textes n'apportaient que peu d'éléments pour penser notre situation. C'est dans ce contexte que nous avons engagé une critique de l'œuvre de Marx et que nous avons commencé à étudier le champ de la reproduction, secteur du travail exploité jusqu'alors complètement ignoré. Pour mener à bien cette lecture critique, c'est à Marx lui-même que nous nous sommes référées : nous avons fait jouer Marx contre Marx.

Par exemple, quand Marx dit que la force de travail doit être produite, qu'elle n'est pas naturelle, comme on l'a vu plus haut, cela nous a semblé très juste, au point de nous dire : « bien sûr, c'est le travail domestique qui produit la force de travail ». Cette force de travail ne se reproduit pas uniquement par les marchandises mais, en premier lieu, au sein des foyers. Notre tâche a consisté à repenser les catégories de Marx, ce qui nous a amenées à penser le travail de reproduction comme le pilier de toutes les formes d'organisation du travail dans la société capitaliste. Il

En guise d'introduction

ne s'agit pas d'un travail précapitaliste, un travail primitif, un travail naturel mais bien d'un travail façonné par le capital pour le capital, un travail absolument adapté à l'organisation du travail capitaliste. Cela nous a amenées à penser la société et l'organisation du travail sous la forme de deux chaînes de montage : une chaîne de montage qui produit les marchandises et une autre qui produit les travailleurs et dont le centre est le foyer. C'est ainsi que nous en sommes venues à considérer le foyer et la famille comme un centre de production de la force de travail.

Nous avons dès lors cessé d'envisager le salaire comme une simple quantité d'argent, pour plutôt le considérer comme une façon d'organiser la société. Le salaire joue un rôle essentiel dans le développement capitaliste, dans la mesure où cette forme sociale favorise des processus de hiérarchisation, d'exclusion de groupes d'individus de la sphère des droits, d'invisibilisation de pans entiers du travail exploité (notamment le travail domestique) et de naturalisation des mécanismes d'exploitation.

Nous avons également revisité l'histoire de l'accumulation primitive, concept employé par Marx, après Adam Smith, pour décrire le moment historique qui a créé les conditions d'existence du capitalisme. Comme on le sait, Marx a décrit un processus de dépossession, d'expulsion du paysan de sa terre, dont participaient aussi l'esclavage et

Le capitalisme patriarcal

la colonisation aux Amériques. Ce que Marx n'a pas vu, c'est que dans le processus d'accumulation primitive, ce ne sont pas seulement le paysan et sa terre qui sont séparés, mais c'est là aussi qu'a lieu la séparation entre le processus de production (production pour le marché, production de marchandises) et le processus de reproduction (production de la force de travail) : ces deux processus commencent à se séparer physiquement, mais aussi à être mis en œuvre par des sujets distincts. Le premier est majoritairement masculin, le second féminin ; le premier salarié, le second non salarié. Avec cette division entre salaire et non-salaire, toute une part de l'exploitation capitaliste commence à disparaître.

Cette analyse a été cruciale pour comprendre les mécanismes et les processus historiques qui ont conduit à la dévalorisation et à l'invisibilisation du travail domestique et à sa naturalisation comme « travail des femmes ». Au cours de mes recherches, j'ai été saisie par un événement historique extraordinairement important, la chasse aux sorcières, qui n'a pas eu lieu uniquement en Europe mais aussi en Amérique latine ; elle y a été exportée par les missionnaires et les conquistadors, de la zone andine au Brésil, où elle a été utilisée contre les révoltes des esclaves (leurs rites et leurs cérémonies étaient accusés d'être démoniaques). La chasse aux sorcières a été un événement fondamental de la société moderne qui a

En guise d'introduction

généralisé nombre de ses structures, comme la division sexuelle du travail, la dévalorisation du travail féminin et surtout la dévalorisation des femmes en général, en créant et en répandant l'idée selon laquelle les femmes ne sont pas des êtres totalement humains, mais des êtres sans raison, qui se laissent plus volontiers séduire par le démon, etc. En ce sens, elle a ouvert la porte à de nouvelles formes d'exploitation du travail féminin.

Pour revenir à notre temps, je crois que cette synthèse entre marxisme et féminisme est importante non seulement pour lire le passé, pour comprendre l'histoire du capitalisme, mais pour envisager ce qui se passe aujourd'hui, pour lire le présent. Cela nous permet de réaliser que nous assistons aujourd'hui à une nouvelle vague d'accumulation primitive → le processus que Marx a désigné comme l'origine de la société capitaliste – qui sépare les producteurs des moyens de leur reproduction, qui crée un prolétariat qui ne dispose de rien d'autre que de sa force de travail, qui peut être exploité sans limite, etc. Ce processus, depuis les années 1970, se reproduit de façon toujours plus brutale au niveau mondial, en réponse aux grandes luttes des années 1960, qui ont affaibli les mécanismes de contrôle du système capitaliste : luttes anticoloniales, luttes des ouvriers de l'industrie, luttes féministes, étudiantes, contre la militarisation de la vie, contre le Vietnam... Toutes ces luttes ont mis en crise les systèmes de domination capitalistes. Ce n'est

Le capitalisme patriarcal

conduirait à l'institutionnalisation des femmes au foyer a émané de tous les bords de la gauche. Dans le même temps, la gauche se réjouit de voir institutionnalisée notre place à l'usine. Au moment où le mouvement féministe a donné le pouvoir aux femmes institutionnalisées au foyer comme à l'usine, elle s'est empressée de canaliser cette subversion dans cette autre institution capitaliste indispensable que sont les syndicats. C'est devenu la voie de l'avenir pour la gauche.

Par ce pamphlet, nous souhaitons nous distinguer enfin de la gauche par une ligne de classe. Si le couteau qui trace cette ligne est féministe, il ne divise pas les hommes et les femmes mais la technocratie et la classe travailleuse qu'elle entend diriger. Nous avons été trop timides et hésitantes pour parler aussi clairement jusque-là mais c'est que nous avons eu à subir le chantage de la gauche, qui paraît à toute critique par l'accusation d'anticonnisme (nous étions pour l'État si nous n'étions pas pour elle) de la même manière que l'État américain accusait ses rebelles de communisme et que l'État russe accusait les siens de trotskisme.

ADIEU À TOUT CELA.

New York, mai 1975

L'invention de la ménagère¹

À ce jour, beaucoup considèrent le travail domestique comme la vocation naturelle des femmes, au point qu'il est souvent qualifié de « travail de femme ». En réalité, le travail domestique tel que nous le connaissons est une construction assez récente qui date de la dernière partie du XIX^e et des premières décennies du XX^e siècle, quand, sous la pression de l'insurrection de la classe ouvrière et pour répondre au besoin d'une main-d'œuvre plus productive, la classe capitaliste d'Angleterre et des États-Unis a engagé une réforme du travail qui a transformé non seulement l'usine, mais aussi la collectivité et le foyer et en premier lieu la position sociale des femmes.

Du point de vue de ses effets sur les femmes, cette réforme peut être décrite comme la création de la ménagère à temps plein, un processus complexe de manipulation des structures

1. Ce texte de 2016 a été publié pour la première fois, traduit en espagnol, dans Silvia Federici, *El patriarado del salario. Críticas*

feministas al marxismo, Madrid, Traficantes de sueños, 2018, p. 69-80 [Ndé].

Le capitalisme patriarcal

sociales qui, en quelques décennies, a sorti les femmes – et en particulier les mères – des usines, augmenté substantiellement les salaires des travailleurs hommes, suffisamment pour leur permettre d'entretenir une ménagère « inactive », et institué des formes d'éducation populaire pour inculquer aux ouvrières d'usine les compétences nécessaires au travail domestique.

Cette réforme n'était pas défendue uniquement par les gouvernements et les employeurs. Les travailleurs hommes demandaient aussi que les femmes soient exclues des usines et des autres lieux du travail salarié, soutenant que leur place était au foyer. Dans les dernières décennies du XIX^e siècle, les syndicats ont commencé une campagne vigoureuse dans ce sens, convaincus que l'élimination de la concurrence des femmes et des enfants renforcerait le pouvoir de négociation des travailleurs. Comme Wally Secombe l'écrit dans *Weathering the Storm*, au moment de la Première Guerre mondiale, l'idée d'un « salaire familial » ou d'un « salaire de subsistance » était devenue « une revendication incontournable dans le mouvement ouvrier et un objectif fondamental dans les négociations syndicales, défendu par les partis ouvriers de l'ensemble du monde capitaliste développé ». De fait, « gagner un salaire suffisamment élevé pour entretenir sa famille était devenu un symbole de respectabilité masculine, distinguant les

L'invention de la ménagère

couches supérieures de la classe travailleuse des travailleurs pauvres¹ ».

À cet égard, les intérêts des travailleurs hommes et des capitalistes coïncidaient. Car la crise déclenchée par les luttes de la classe travailleuse en Angleterre dans les années 1830 et 1840, la montée du chartisme et du syndicalisme, les débuts du mouvement socialiste et la crainte suscitée chez les employeurs par l'insurrection des travailleurs dans toute l'Europe en 1848, « s'étendant comme un feu de brousse sur l'ensemble du continent² », avaient convaincu les dirigeants du pays qu'une amélioration de la vie des travailleurs était nécessaire. Si la Grande-Bretagne ne voulait pas faire face à une agitation sociale durable, voire à une révolution, la vieille stratégie consistant à réduire les salaires à un minimum et à allonger la journée de travail au maximum, sans laisser de temps pour la reproduction, devait être abandonnée.

Une des grandes inquiétudes des réformateurs était aussi la désaffection de plus en plus évidente des femmes prolétaires pour la famille et la reproduction. Employées dans les usines toute la journée, touchant leur propre salaire, habituées à leur indépendance et à vivre dans un espace public avec d'autres femmes et hommes l'essentiel du temps

1. Wally Secombe, *Weathering the Storm, Working-Class Families from the Industrial Revolution to the Fertility Decline*, Londres/

New York, Verso Press, 1993, p. 114.

2. *Ibid.*, p. 80.

où elles ne dormaient pas, les femmes prolétaires anglaises et en particulier les « filles » des usines « ne montraient pas d'intérêt pour la production de la prochaine génération de travailleurs¹ » ; elles refusaient d'assumer un rôle ménager et menaçaient la moralité bourgeoise avec leur comportement tumultueux et leurs habitudes masculines – comme fumer et boire².

Les lamentations sur le manque de compétences domestiques des ouvrières et leur propension au gaspillage – leur tendance à acheter tout ce dont elles avaient besoin, leur incapacité à cuisiner, coudre ou tenir leur foyer propre, ce qui contraignait leur mari à se réfugier au « *gin shop* », leur manque d'affection maternelle – étaient un passage obligé des rapports des réformateurs des années 1840 jusqu'au tournant du siècle³. Ainsi,

1. Maria Mies, *Patriarchy and Accumulation on a World Scale*, Londres, Zed Books, 1986, p. 105. Lire également Leopoldina Fortunati, *The Arcane of Reproduction, Housework, Prostitution, Labor and Capital*, Brooklyn, Autonomedia, 1995 (éd. originale en italien : *L'Arcano della Riproduzione. Casalinghe, Prostitute, Opera e Capitale*, Venise, Marsilio Editore, 1981), p. 171.

2. Comme « se désolait un inspecteur d'usines britannique : "Elles entrent souvent dans les débits de bière, réclament leur pipe et fument leur pipe comme

des hommes." Selon un autre observateur contemporain, le salaire a nourri chez les femmes "un esprit d'indépendance précoce qui affaiblit les liens familiaux et est très défavorable à l'essor de la vertu domestique" » (Secombe, *Weathering the Storm*, *op. cit.*, p. 121).

3. Voir Margaret Hewitt, *Wives and Mothers in Victorian Industry. A study of the effects of the employment of married women in Victorian Industry*, Londres, Rockliff, 1958, en particulier le chapitre VI, « The married operative as a home-maker ».

en 1867, une Commission sur l'emploi des enfants se lamentait que, « étant employées de huit heures du matin à cinq heures du soir, elles [les femmes mariées] rentrent au foyer fatiguées et lasses et refusent de faire le moindre effort supplémentaire pour rendre la maison confortable », si bien que « lorsque le mari rentre, il trouve tout inconfortable, la maison sale, aucun repas préparé, les enfants pénibles et chamailleurs, l'épouse négligée et irritée et son foyer si désagréable que bien souvent, il se rend au pub et devient un ivrogne¹ ».

À l'inquiétude face à la crise de la vie domestique provoquée par l'emploi féminin s'ajoutait la crainte d'une usurpation des prérogatives masculines, qui pouvait, croyait-on, miner la stabilité de la famille et déclencher des troubles sociaux. Au cours des débats parlementaires qui ont mené à la *Ten Hours Act* [Loi des dix heures] en 1847, un partisan de la limitation du temps de travail des femmes prévenait que « non seulement les ouvrières accomplissent le travail des hommes mais elles occupent aussi leurs places ; elles forment divers clubs et associations et acquièrent progressivement tous ces privilèges qui sont considérés comme le lot du sexe masculin² ». Une famille en morceaux ferait un pays instable, supposait-on. Les maris négligés quitteraient le

1. *Ibid.* Lire également Secombe, *Weathering the Storm*, *op. cit.*, p. 119-120.

2. Judy Lowy, *Women and*

Industrialization, Gender at Work in 19th Century England, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1990, p. 181.

Le capitalisme patriarcal

foyer, passeraient leur temps libre dans les pubs, les débits de bière et de gin, y feraient de dangereuses rencontres encourageant une attitude séditeuse.

Il y avait un autre danger : les bas salaires, les longues journées de travail et les services domestiques insuffisants avaient pour effet combiné de décimer la main-d'œuvre, réduisant l'espérance de vie et produisant des êtres émaciés qui ne pouvaient faire de bons travailleurs ni de bons soldats. Comme le rapporte la encore Wally Seccombe, « la vitalité, la santé et la vigueur du prolétariat urbain ont été progressivement consumées pendant la première phase de l'industrialisation. Les travailleurs étaient exténués à un très jeune âge et leurs enfants étaient malades et fragiles. Grandissant dans un habitat sordide, ils étaient mis au travail à l'âge de huit ou dix ans et épuisés à quarante, incapables de travailler douze heures par jour, cinq jours et demi par semaine année après année¹ ».

Surmenés, mal nourris, vivant dans des quartiers surpeuplés, les ouvriers des villes industrielles du Lancashire avaient des vies rabougries et mouraient avant l'heure. À Manchester et Liverpool, dans les années 1860, ils pouvaient espérer vivre moins de trente ans². La moralité infantile était

L'invention de la ménagère

également endémique et là aussi, la négligence et l'éloignement des mères étaient désignés comme la principale cause. Les inspecteurs d'usine reconnaissaient toutefois que, hors de leur foyer presque toute la journée, les ouvrières n'avaient d'autre choix que de laisser leurs petits enfants à une jeune fille ou une femme plus âgée qui les nourrissait de pain et d'eau et leur dispensait des doses abondantes de *Godfrey's Cordial*, un opiacé populaire, pour les calmer¹. Bien entendu, les femmes des usines essayaient aussi d'éviter les grossesses, recourant souvent à diverses substances pour provoquer l'avortement.

C'est sous cet angle qu'il nous faut considérer les protestations croissantes dans les classes moyennes et supérieures, vers le milieu du siècle,

1. Hewitt, *Wives and Mothers in Victorian Industry*, op. cit., p. 152. Sur l'usage du *Godfrey's Cordial*, lire l'ensemble du chapitre X, « Infants' Preservatives ». Comme le rapporte Hewitt, « pour apaiser les cris de douleurs des petits enfants, qui devaient se trouver dans un état de souffrance permanent du fait de leur singulier régime alimentaire, les nurses avaient l'habitude d'administrer du *gin and peppermint* [préparation à base de gin et de menthe poivrée] et d'autres potions, comme le *Godfrey's Cordial*, l'*Atkinson Royal Infants' Preservative* et le *Mrs. Wilkinson Soothing Syrup*. Ainsi,

un cercle vicieux se mettait en place où on les nourrissait de pain et d'eau, puis [on leur redonnait] un peu de *cordial*, et ainsi de suite tout au long de la journée. [...] La composition de ces sirops calmants variait d'un pharmacien à l'autre mais un narcotique – opium, laudanum, morphine – figurait toujours parmi les ingrédients » (*Ibid.*, p. 141). Hewitt ajoute que « les ventes de ces opiacés dans les quartiers industriels étaient considérables. À Coventry, 12 000 doses de *Godfrey* étaient administrées chaque semaine, et encore plus en proportion à Nottingham » (*Ibid.*, p. 142).

1. Seccombe, *Weathering the Storm*, op. cit., p. 73.

2. *Ibid.*, p. 75, 77.

Le capitalisme patriarcal

contre la « scandaleuse perte de vies » imposée par le régime des usines, d'autant plus préoccupante que les conditions dans les autres « métiers » n'étaient pas vraiment meilleures. Loin d'être exceptionnelles, les conditions de vie décrites par les réformateurs dans les villes industrielles se répétaient dans les zones rurales, où les femmes travaillaient en *gangs*, embauchées comme journalières¹, ou dans les régions minières comme le Nord Lancashire, le Cheshire, la Galles du Sud, où (comme Marx l'a décrit également) des femmes et des jeunes filles dès l'âge de treize ans, voire plus jeunes encore, travaillaient dans les mines pour collecter le minerai, briser les plus gros morceaux ou même, enchaînées à des chariots, porter le charbon jusqu'aux galeries moins étroites où des chevaux pouvaient les relayer, tout cela onze heures par jour ou plus, à moitiés nues, parfois avec de l'eau jusqu'aux genoux, d'ordinaire avec des enfants également².

L'inaptitude évidente de la classe travailleuse à se reproduire et à fournir un flux régulier de travailleurs a été particulièrement problématique entre 1850 et le tournant du siècle, période qui a

1. Sur le « système des *gangs* » et les faibles niveaux de confort domestique en raison de l'emploi des femmes comme journalières, lire Irv. Pinchbeck, *Women Workers and the Industrial Revolution: 1750-1850*, New

York, F. S. Crofts & Co., 1930, p. 86-87, 106-107.

2. Irv. Pinchbeck, *op. cit.*, chapitre 11, p. 240 *sq.*, Lire notamment p. 244-245, 247-248, 249.

L'invention de la ménagère

Vu, tant en Grande-Bretagne qu'aux États-Unis, une transformation majeure du système de production, qui exigeait un type de travailleur plus fort et plus productif. Désigné généralement comme la « Seconde révolution industrielle¹ », c'était le passage de l'industrie légère à l'industrie lourde, c'est-à-dire du textile à l'acier, au fer et au charbon comme principaux secteurs industriels et principales sources d'accumulation du capital, rendu possible par la création d'un vaste réseau de chemin de fer et l'arrivée de la machine à vapeur.

C'est parmi les architectes de cette nouvelle révolution industrielle que, dès les années 1840, une nouvelle doctrine a commencé à s'imposer, associant une productivité et un taux d'exploitation plus importants à des salaires masculins plus élevés, un temps de travail réduit et, surtout, des meilleures conditions de vie pour la classe travailleuse auxquelles devaient pourvoir des épouses laborieuses et économes².

Des décennies après, dans ses *Principles of Economics* (1890), l'économiste anglais Alfred Marshall énonçait le nouveau credo industriel dans les termes les plus clairs. Réfléchissant aux

1. Sur la « Seconde révolution industrielle », lire Secombe, *Weathering the Storm, op. cit.*, chapitre 4, « The Second Industrial Revolution: 1873-1914 » ; E. J. Hobsbawm, *Industry and Empire Vol. II, 1750*

to the Present Day: The Making of Modern Society, New York, Pantheon Books, 1968, chapitre 6, « Industrialization: the Second Phase 1840-95 » ; Hobsbawm, *Industry and Empire Vol. II, op. cit.*, p. 101 *sq.*

Le capitalisme patriarcal

conditions qui garantissent « la santé et la vigueur physique, mentale et morale » des travailleurs, qui constituent, dit-il, « la base de l'aptitude au travail, [...] dont dépend la production de la richesse matérielle¹ », il concluait qu'un facteur déterminant était « une ménagère habile qui [avec] six shillings à dépenser par semaine, fera plus pour la santé et la vigueur de sa famille qu'une ménagère inhabile avec vingt² ». Il ajoutait: « la grande mortalité des enfants dans les classes pauvres est due en grande partie au manque de soin et de jugement dans la préparation de leur nourriture et ceux qui n'en meurent pas en gardent souvent une constitution affaiblie³ ». Marshall soulignait également que c'était la mère qui avait « l'influence principale, et de beaucoup la plus puissante⁴ » pour la détermination de l'« *habileté générale* » au travail, définie de la manière suivante: « Être capable de penser à plusieurs choses à la fois, tenir

L'invention de la ménagère

chaque chose prête pour le moment où on en aura besoin, agir avec promptitude et se montrer plein de ressource lorsque quelque chose va mal, se plier rapidement aux modifications de détail à apporter dans un travail, être régulier et exact, avoir toujours une réserve d'énergie toute prête à l'occasion, voilà les qualités qui font un grand peuple industriel. Elles ne sont pas spéciales à un métier, mais sont nécessaires dans tous [...]¹. »

Il n'est donc pas surprenant qu'à partir des années 1840, les rapports aient commencé à se succéder pour recommander de réduire le temps de travail des femmes, notamment des femmes mariées, à l'usine, afin qu'elles soient en mesure d'accomplir leurs tâches domestiques, et pour conseiller aux employeurs de s'abstenir de recruter des femmes enceintes. Derrière la création de la ménagère prolétaire et l'extension à celle-ci d'un genre de vie de famille autrefois réservé à la classe moyenne, il y avait la nécessité d'un nouveau type de travailleur, plus sain, plus robuste, plus productif et surtout plus discipliné et « domestiqué ».

D'où l'expulsion progressive des femmes et des enfants des usines, l'introduction du salaire familial, l'instruction des femmes aux vertus de la vie domestique, un nouveau régime reproductif en somme, et un nouveau « contrat social », qui, au

1. Alfred Marshall, *Principles of Economics. An introductory volume*, Londres, Macmillan and Co., [1890] 1938, p. 193 [éd. en français : *Principes d'économie politique* (traduction de F. Sauvaire-Jourdan), Paris, V. Giard et E. Brière, 1906, p. 363].

2. *Ibid.*, p. 195 [éd. en français : p. 367].

3. *Ibid.*, p. 195-196 [éd. en français : p. 367].

4. Comme il l'écrit : « L'habileté générale dépend beaucoup des circonstances qui entourent

l'enfance et la jeunesse. Parmi elles, l'influence principale, et de beaucoup la plus puissante, c'est celle de la mère » (*Ibid.*, p. 207 [éd. en français : p. 384]). Pour cette raison, Marshall était opposé au travail salarié des femmes. Il notait que la mortalité infantile est généralement plus élevée « lorsque les mères négligent leurs devoirs de famille pour gagner des salaires » (*Ibid.*, p. 198 [éd. en français : p. 371]).

pas d'i... qu'on de votre système de ce...
1. *Ibid.*, p. 206-207 [éd. en français : p. 383].
* s'agit d'une analyse de comment l'interdiction des vêtements d'incubation de travail salarié des q. ? rayonne dans de l'âge de la cinquantaine)
135

Le capitalisme patriarcal

moment de la Première Guerre mondiale, était devenu la norme dans tous les pays industriels, à son apogée aux États-Unis dans la décennie qui a précédé la guerre, avec la montée du fordisme, au moment de ce qu'on a appelé l'« Être progressiste »¹. En vertu de ce contrat, l'investissement dans la reproduction de la classe travailleuse devait se traduire par une productivité accrue, la ménagère étant chargée de s'assurer que le salaire était bien dépensé, que le travailleur était bien soigné, assez pour être consommé par une autre journée de travail, et que les enfants étaient convenablement éduqués pour leur futur destin de travailleurs.

En Angleterre, ce processus a commencé avec le vote, en 1842, de la *Mine Act* [Loi sur les mines], qui interdisait le travail dans les mines à toutes les femmes et aux garçons de moins de 10 ans, suivi, en 1847, par celui de la *Ten Hours Act* [Loi des dix heures], pour laquelle les travailleurs, notamment dans le Lancashire, luttaient depuis 1833. Outre la promulgation de lois limitant le temps de travail des femmes et des enfants, d'autres réformes ont été mises en place, qui contribuaient à la construction

1. Sur ce sujet, lire, entre autres, Mariarosa Dalla Costa, *Family, Wage and the State Between Progressivism and the New Deal*, New York, Common Notions, 2015 [éd. originale en italien : *Famiglia, welfare e stato tra Progressivismo e New Deal*,

Rome, Franco Angeli Editore, 1997] et Nancy Folbre, « The Unproductive Housewife: Her Evolution in Nineteenth-Century Economic Thought », *Sigues*, vol. 16, n° 3, printemps 1991, p. 463-483.

L'invention de la ménagère

de la famille prolétaire et du rôle des femmes comme travailleuses domestiques non payées au foyer. Les salaires des travailleurs hommes ont été substantiellement augmentés, de 40 pour cent entre 1862 et 1875, et ils ont encore grimpé rapidement après cette date, si bien qu'en 1900, un travailleur gagnait un tiers de plus qu'en 1875¹. En 1870, un système d'éducation nationale a été mis en place, qui est devenu obligatoire en 1891. Peu après, « des cours de sciences domestiques et des travaux pratiques dans les matières domestiques ont été introduits dans les écoles élémentaires publiques² ».

Des réformes sanitaires comme la mise en place d'« égouts, [d'un service de] distribution des eaux [et de] nettoyage des rues » ont été introduites, permettant d'enrayer les épidémies récurrentes³. Un marché de la consommation a commencé à apparaître pour les travailleurs avec l'apparition de la boutique, qui offrait des aliments mais aussi des vêtements et des chaussures⁴. À partir des années 1860, des associations se sont formées au nom de la « protection de l'enfance » afin de convaincre le gouvernement d'intervenir contre le « *baby farming*⁵ ». Des projets ont été proposés

1. Hobsbawm, *Industry and Empire Vol. II*, op. cit., p. 133.

2. À partir du début des années 1870, le syndicalisme a été officiellement reconnu et accepté » (*Ibid.*, p. 128).

3. *Ibid.*, p. 79.

4. *Ibid.*, p. 131.

5. Le *baby farming*, « élevage de bébés », désignait une forme non réglementée d'adoption dans la deuxième moitié du XIX^e siècle en Grande-Bretagne.

Le capitalisme patriarcal

pour punir les femmes coupables de négligence et obliger les nurses qu'elles employaient pendant qu'elles étaient au travail à déclarer leur activité et à se soumettre à des inspections. Il y a eu aussi des tentatives de créer des crèches pour les mères encore employées. Ainsi, en 1850, la première crèche a été fondée dans le Lancashire sous le patronage des maires de Manchester et de Salford. Mais ces initiatives ont échoué en raison de la résistance des ouvrières, qui considéraient qu'elles prenaient le gagne-pain des femmes plus âgées, qui ne pouvaient plus travailler à l'usine et dont la survie dépendait de ce qu'elles pouvaient gagner en s'occupant des enfants des autres femmes¹.

Surtout, la création de la famille prolétaire et d'une main-d'œuvre plus productive et en meilleure santé exigeait l'institution d'une séparation nette entre la ménagère et la prostituée, car les réformateurs reconnaissaient qu'il ne serait pas facile de convaincre les femmes de rester au foyer et de travailler gratuitement quand leurs sœurs

L'invention de la ménagère

et amies gagnaient plus et travaillaient moins en vendant leur corps dans les rues.

Là aussi, le grand nombre de prostituées dans la classe travailleuse était impurément non seulement aux bas salaires et à la promiscuité de l'habitat mais au manque d'éducation au travail ménager, qui (comme le soutenait un article du *Times* en 1857) aurait au moins facilité l'exportation de jeunes filles prolétaires comme domestiques dans les colonies¹. « Apprenons-leur l'art de la ménagère » était un remède proposé aux problèmes posés par la prostitution. À la même époque, de nouvelles réglementations pour contrôler le travail sexuel et le rendre plus dégradant ont été mises en place, comme la déclaration obligatoire des pensions où la prostitution était pratiquée, des visites médicales imposées aux prostituées par les *Contagious Diseases Acts* [Lois sur les maladies contagieuses] de 1864, 1866 et 1869, et la détention dans des hôpitaux pour une durée pouvant aller jusqu'à six mois de celles chez qui on diagnostiquait une maladie².

Séparer la bonne ménagère, laborieuse et économe, de la prostituée dépendrière était une condition essentielle à la constitution de la famille telle qu'elle a émergé au tournant du siècle. Il fallait séparer la « bonne » de la « mauvaise » femme,

où des nourrissons étaient pris en charge par des particuliers, définitivement ou pour une période déterminée, contre rémunération. Quand cette prise en charge était définitive et le paiement forfaitaire, les *baby farmers* avaient intérêt à ce que les enfants meurent au plus vite,

ce qui les amenait souvent à les négliger, et parfois à les tuer.

Plusieurs femmes ont été pendues pour cette raison entre les années 1860 et le début du xx^e siècle après des procès retentissants [Ndt].

1. Hewitt, *Wives and Mothers in Victorian Industry*, op. cit., p. 166.

1. Cité dans William Acton, *Prostitution*, New York/Washington, Frederick A.

Praeger, [Londres, 1857] 1969, p. 210-211.
2. *Ibid.*, p. 232, note 1.

Le capitalisme patriarcal

l'épouse de la « putain », pour faire accepter le travail domestique non rémunéré.

Comme le disait William Acton, médecin et défenseur de la réforme :

Ce qui m'intéresse avant tout, c'est de considérer les effets produits sur les femmes mariées lorsqu'elles s'habituent [...] à voir leurs compagnes vicieuses et dissolues paraissant joyeusement, menant une vie « de première », comme elles disent – acceptant toutes les attentions des hommes, abreuvées d'alcool à volonté, assises aux meilleures places, habillées bien au-dessus de leur condition, avec quantité d'argent à dépenser et ne se refusant aucun plaisir ni distraction, délestées de tout lien domestique et sans enfant à charge. [...] Cette supériorité réelle d'une vie de débauche ne pouvait échapper à l'esprit vif de ce sexe¹.

Avec la séparation entre ménagères et filles des usines, et surtout entre ménagères et prostituées, une nouvelle division sexuelle du travail a émergé, caractérisée non seulement par la séparation des lieux où les femmes travaillaient mais aussi par les rapports sociaux qui sous-tendaient leurs tâches respectives. La respectabilité est devenue le dédommagement du travail non rémunéré et

L'invention de la ménagère

de la dépendance à l'égard des hommes. C'est le « marché » qui à bien des égards a tenu jusqu'aux années 1960/1970, quand une nouvelle génération de femmes a commencé à le refuser. Mais l'opposition au nouveau régime s'est apparemment développée très tôt, parallèlement aux efforts des réformateurs.

Il semble que de nombreuses prolétaires aient résisté à l'idée d'être contraintes de travailler au foyer. Comme le rapporte Hewitt, dans le nord de l'Angleterre, on a observé que de nombreuses femmes allaient travailler même quand elles n'en avaient pas le besoin parce qu'elles y avaient pris « un goût prononcé », préférant « l'usine pleine de monde au foyer tranquille par haine du travail ménager solitaire¹ ».

Alors que la charge de la survie de la famille passait entre les mains des travailleurs hommes, une nouvelle source de conflits entre les hommes et les femmes a surgi avec la question de l'affectation et de la gestion du salaire. Le jour de paie était donc un jour de grande tension, les épouses attendant anxieusement le retour de leur mari, essayant souvent de l'intercepter avant qu'il ne passe au pub y boire le salaire, envoyant parfois leur fils le chercher, et l'affaire se réglait souvent par un affrontement physique².

¹ *Ibid.*, p. 54-55.

¹ Hewitt, *Wives and Mother in Victorian Industry*, *op. cit.*, p. 191.

² Seccombe, *Weathering the Storm*, *op. cit.*, p. 146-154.

Le capitalisme patriarcal

À ce titre aussi, au cours de cette grande transformation, les intérêts des travailleurs et des travailleuses ont commencé à diverger. Car tandis que les syndicats saluaient le nouveau régime domestique qui, dès la Première Guerre mondiale, s'était imposé sur tout le territoire industriel, les femmes avaient entamé une trajectoire qui les privait de leur indépendance à l'égard des hommes et les séparait toujours davantage les uns des autres, les contraignant à travailler dans l'espace clos et isolé du foyer, sans disposer d'argent à elles et sans compter leurs heures de travail.

Origines et développement du travail sexuel aux États-Unis et en Grande-Bretagne¹

Dès le commencement de la société capitaliste, le travail sexuel a accompli deux fonctions fondamentales dans le contexte de la production et de la division du travail capitalistes. D'une part, il a garanti la procréation de nouveaux travailleurs, d'autre part, il a constitué un aspect essentiel de leur reproduction quotidienne, le soulagement sexuel étant, du moins pour les hommes, une soupape de sûreté pour les tensions accumulées pendant la journée de travail, d'autant plus indispensables que le sexe est resté longtemps un des rares plaisirs qui leur était concédé. Le concept même de « prolétariat » évoquait une classe qui se reproduisait abondamment, non seulement parce qu'un enfant en plus était un ouvrier d'usine² en plus et une paie en plus, mais parce que le sexe était le seul plaisir des pauvres. Malgré son importance,

1. Ce texte de 1975 est publié ici pour la première fois [Ndé].
2. Le concept d'« usine » est ici employé au sens large pour désigner différentes formes de processus de travail nécessaires à l'accumulation du capital. Cela comprend à la fois le travail d'usine à proprement parler et l'industrie artisanale ou familiale encore très répandue au début du XIX^e siècle et le travail dans les mines.

Omnia sunt communia!

*Le communisme n'est pas pour nous un état
qui doit être créé, ni un idéal sur lequel la réalité
devra se régler. Nous appelons communisme
le mouvement réel qui abolit l'état actuel.
Les conditions de ce mouvement résultent
des prémisses actuellement existantes.
Karl Marx et Friedrich Engels,
L'Idéologie allemande²*

Introduction

Quels outils, quels principes et quelles idées le marxisme peut-il apporter à la théorie et à la politique féministes de notre temps? Peut-on concevoir aujourd'hui un rapport entre marxisme et féminisme autre que le « mariage malheureux » qu'Heidi Hartmann a décrit dans un article souvent cité de 1979³? Quels aspects du marxisme

1. Ce texte a été publié pour la première fois sous le titre « Marx, Feminism and the Construction of the Commons » dans Shannon Binnick (éd.), *Communism in the 21st Century. Vol. 1 The Father of Communism. Rediscovering Marx's Ideas*, Oxford/Santa Barbara, Praeger, 2014, p. 171-194 [Ndéf].

2. Karl Marx et Friedrich Engels, *The German Ideology* (éd. C. J. Arthur), New York, International Publishers, 1988, p. 56-57 [éd. en français: *L'Idéologie allemande* (traduction de Henri Auger, Gilbert Badia, Jean Baudrillard, Renée Carrelle), Paris, Éditions sociales, 1968, p. 64].

3. Heidi I. Hartmann, « The Unhappy Marriage of Marxism and Feminism: Towards a More Progressive Union », *Capital and Class*, 3, été 1979.

sont les plus importants pour réimaginer le féminisme et le communisme au XXI^e siècle ? Et comment le concept de communisme de Marx cadre-t-il avec le principe des communs (*the commons*)¹, le paradigme politique qui inspire tant la pensée féministe radicale actuelle ?

En posant ces questions, j'entre dans le débat sur la construction d'alternatives au capitalisme qui a commencé sur les occupations et les places de toute la planète où, sous des formes contradictoires mais riches de nouvelles possibilités, une société de « *commons* » est en train d'apparaître, s'efforçant de bâtir des espaces et des rapports sociaux non gouvernés par la logique du marché capitaliste.

Mais évaluer le legs de la vision marxienne du communisme au XXI^e siècle n'est pas une chose facile. À la complexité de la pensée de Marx s'ajoute le fait que dans la dernière période de sa vie, après la défaite de la Commune de Paris, Marx semble avoir abandonné certains de ses axiomes politiques, en particulier sur les conditions matérielles préalables à la construction d'une société communiste¹. On peut aussi s'accorder sur le

Omnia sunt communia
fait qu'il existe des différences importantes entre ses deux principaux ouvrages, *Le Capital* et les *Grundrisse*², et que Marx n'est pas un auteur dont on pourrait saisir la pensée à partir d'un ensemble

centrevoir à Marx pour la première fois les possibilités concrètes d'une société libre telle qu'elle avait en effet existé dans l'histoire, et la possibilité d'une trajectoire révolutionnaire qui ne reposerait pas sur le développement des rapports capitalistes. Rosemont soutient que Marx avait Morgan en tête quand, dans sa correspondance avec des révolutionnaires russes, il considérait la possibilité d'un processus révolutionnaire en Russie portant directement à des formes de propriété communales, sur la base de la commune paysanne russe plutôt que par sa dissolution. Voir Franklin Rosemont, « Karl Marx and the Iroquois », *Journal/Surrealist Subversion*, 4, 1989 (éd. en français à paraître) ; « Karl Marx et les Iroquois », trad. de Julien Guazzini, dans *Le Dernier Marx*, Toulouse, Les éditions de l'Asymétrie, 2019]. Sur ce sujet, voir également Kevin B. Anderson, « Marx's Late Writings on Non-Western and Precapitalist Societies and Gender », *Rebinking Marxism*, 14, 4, hiver 2002, p. 84-96 ; et Teodor Shanin, *Late Marx and the Russian Road: Marx and the "Peripheries" of Capitalism*, New York, Monthly Review Press, 1983, p. 29-31.

1. Antonio Negri, notamment, a soutenu qu'il fallait considérer les *Grundrisse* comme le point culminant de la pensée de Marx et que l'importance du *Capital* avait été surestimée, puisque c'est dans les *Grundrisse* que Marx a développé ses principaux concepts et sa définition la plus radicale du communisme. Voir Antonio Negri, *Marx Beyond Marx: Lessons on the Grundrisse*, Brooklyn, Autonomedia, 1991, p. 4-5, 8-9, 11-18 (éd. originale en italien, 1979 ; édition en français : *Marx au-delà de Marx: cahiers de travail sur les "Grundrisse"*, trad. de Roxane Silbermann, Paris, Christian Bourgois, 1979, p. 24-31, 33-46). George Caffentzis affirme au contraire qu'on trouve dans *Le Capital* un concept de capitalisme plus englobant et que dans cet ouvrage ultérieur, Marx a rejeté certaines des thèses principales des *Grundrisse*, comme celle selon laquelle le capitalisme, par l'automatisme de la production, pouvait dépasser la loi de la valeur. Voir George Caffentzis, « From the Grundrisse to Capital and Beyond: Then and Now », *Workplace: A Journal for Academic Labor*, 15, septembre 2008, p. 59-74.

1. On fait référence aux lectures des cahiers ethnologiques de Marx, une série de notes que Marx a recueillies dans les dernières années de sa vie en préparation d'un ouvrage de

grande ampleur sur le sujet. Ses commentateurs montrent que le livre de Lewis Henry Morgan, *Ancient Society*, « et en particulier sa description détaillée des Iroquois, a laissé

Le capitalisme patriarcal

de formules, quel qu'il soit, puisque « son niveau d'analyse change continuellement avec son intention politique¹ ».

Cependant, deux choses sont certaines

Le langage politique que Marx nous a donné est toujours nécessaire pour penser un monde au-delà du capitalisme. Son analyse de la plus-value, de la monnaie et de la forme marchandise, et plus que tout sa méthode – donner à l'histoire et à la lutte des classes un fondement matériel et refuser de séparer l'économique du politique – sont toujours indispensables, quoique insuffisantes, pour comprendre le capitalisme contemporain. Naturellement, avec l'aggravation de la crise économique mondiale, il y a eu un regain d'intérêt pour Marx que beaucoup n'auraient pas pu imaginer dans les années 1990, quand l'opinion dominante disait sa théorie obsolète. Au lieu de quoi, au milieu des décombres du socialisme réel, de vastes débats ont émergé sur l'« accumulation primitive », les modalités de la « transition », la signification et la possibilité historiques et éthiques du communisme. Mêlée de principes féministes, anarchistes, antiracistes, queer, la théorie de Marx

Omnia sunt communia

continue à influencer les indignés d'Europe, des Amériques et d'ailleurs. Un féminisme anticapitaliste ne peut donc pas ignorer Marx. De fait, comme l'a affirmé Stevi Jackson, « jusqu'au début des années 1980, les perspectives dominantes dans la théorie féministe étaient généralement marquées par le marxisme, ou formulées dans un dialogue avec lui¹ ». Cependant, il faut incontestablement donner aux catégories de Marx de nouvelles fondations et aller « au-delà de Marx² ». Et ce en raison non seulement des transformations sociales qui ont eu lieu depuis l'époque de Marx mais aussi des limites de son appréhension des rapports capitalistes – limites dont l'importance politique a été rendue apparente par les mouvements sociaux du dernier demi-siècle qui ont porté sur la scène mondiale des sujets sociaux que la théorie de Marx avait ignorés ou marginalisés.

Le féminisme et le point de vue de la reproduction sociale

Les féministes ont largement contribué à ce processus, mais elles n'ont pas été les seules. Dans les années 1950 et 1960, dans le sillage de la lutte anticoloniale, des théoriciens politiques comme

1. Arnel Salleh, *Ecofeminism as Politics – Nature, Marx and the Postmodern*, Londres, Zed Book, 1997, p. 71; voir également

Berrell Ohlman, *Dialectical Investigations*, New York, Routledge, 1993.

1. Stevi Jackson, « Why a Materialist Feminism Is (Still) Possible », *Women's Studies International Forum*, 24, n° 3/4,

2001, p. 284.
2. Negri, *Marx beyond Marx* [éd. en français: *Marx au-delà de Marx*], *op. cit.*

Le capitalisme patriarcal

Frantz Fanon¹ ont contesté un type d'analyses qui, comme celles de Marx, portaient presque exclusivement sur le travail salarié et présupposaient le rôle d'avant-garde du prolétariat métropolitain, marginalisant ainsi la place des personnes réduites en esclavage, des colonisés et des non-salariés, entre autres, dans le processus d'accumulation et la lutte anticapitaliste. Ces théoriciens politiques se sont rendu compte que l'expérience des colonies exigeait de repenser « le marxisme dans son ensemble » et que soit la théorie marxiste pouvait être recadrée de façon à inclure les expériences de 75 pour cent de la population mondiale, soit elle cesserait d'être une force de libération et deviendrait au contraire un obstacle². Car les paysans, les *peones*, les *hampden*, qui ont fait les révolutions du XX^e siècle, ne semblaient pas avoir l'intention d'attendre une future prolétarisation, ou « le développement des forces productives », pour exiger un nouvel ordre mondial, comme les marxistes orthodoxes et les partis de gauche le leur conseillaient.

1. Comme Frantz Fanon l'a écrit dans *Les Damnés de la terre*: « C'est pourquoi les analyses marxistes doivent être toujours légèrement distendues chaque fois qu'on aborde le problème colonial. Il n'y a pas jusqu'au concept de société précapitaliste, bien étudié par Marx, qui ne demanderait ici à être repensé » (Frantz Fanon, *The Wretched*

of the Earth, New York, Grove, 1986, p. 40 [éd. originale en français: *Les Damnés de la terre*, Paris, (Maspero, 1961) La Découverte, 2002, p. 43]).
2. Roderick Thorton, « Marxism in the Caribbean », in *Three Lectures by Roderick Thorton, A Second Memorial Pamphlet*, New York, George Caffenrais et Silvia Federici, 2000.

Omnia sunt communia

Des écologistes, y compris certains écosocialistes, ont aussi reproché à Marx de défendre une conception asymétrique et instrumentale du rapport entre l'homme et la nature, en présentant les êtres humains et le travail comme les seuls agents actifs et en niant toute valeur intrinsèque et tout potentiel d'auto-organisation à la nature¹. Mais c'est avec le développement du mouvement féministe qu'une critique du marxisme plus systématique a pu être articulée, les féministes mettant sur la table non seulement les sans-salaire de tous les pays mais la vaste population des sujets sociaux (femmes, enfants, hommes parfois) dont le travail dans les champs, les cuisines, les chambres, les rues produit et reproduit jour après jour la main-d'œuvre, et avec elle un ensemble de thèmes et de luttes autour de l'organisation de la reproduction sociale que Marx et la tradition politique marxiste ont à peine abordé.

C'est en partant de cette critique que je m'intéresse aux leges de la vision du communisme de Marx, et en particulier aux aspects de cette vision qui sont

1. Voir, par exemple, Joel Kovel, « On Marx and Ecology », *Capitalism, Nature, Socialism*, 22, n° 1, septembre 2011, p. 4-17 (p. 11-14). Kovel affirme que Marx est resté prisonnier d'un point de vue scientiste et productiviste en postulant « une nature passive travaillée par un homme actif » et en encourageant

le « développement tous azimuts des forces productives » (p. 13, 15). Il y a cependant un ample débat sur le sujet que je ne peux ici que mentionner en passant. Voir, par exemple, John Bellamy Foster, « Marx and the Environment », *Monthly Review*, juillet-août 1995, p. 108-123.

les plus importants pour un programme féministe et pour la « politique des communs ». Par ce terme, je fais référence aux nombreuses pratiques et perspectives adoptées par les mouvements sociaux sur toute la planète qui cherchent à renforcer la coopération sociale, à réduire le contrôle du marché et de l'État sur nos vies, à encourager le partage de la richesse et ainsi, à mettre des limites à l'accumulation du capital. Anticipant sur mes conclusions, je soutiens que la vision marxienne du communisme comme une société au-delà de la valeur d'échange, de la propriété privée et de l'argent, fondée sur des associations de producteurs libres et gouvernée par le principe « de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins » représente un idéal contre lequel aucune féministe anticapitaliste ne peut s'élever. Les féministes peuvent aussi adopter l'image marxienne enthousiasmante d'un monde au-delà de la division sociale du travail, même si elles feraient bien de s'assurer qu'entre la chasse le matin, la pêche l'après-midi et le débat critique après dîner, il reste du temps pour que tout le monde participe au ménage et au soin des enfants. Cependant, la politique féministe nous apprend qu'on ne peut pas accepter la conception marxienne du travail et de la lutte des classes et que, plus fondamentalement encore, on doit rejeter l'idée – présente un peu partout dans son œuvre publiée – selon laquelle le capitalisme est ou a été une étape nécessaire dans l'histoire de

l'émancipation humaine et une condition préalable à la construction d'une société communiste. Il faut l'affirmer catégoriquement, car l'idée que le développement capitaliste favorise l'autonomie et la coopération sociale des travailleurs et œuvre ainsi à sa propre dissolution s'est avérée remarquablement inamovible.

Plus que toute projection idéale d'une société post-capitaliste, ce qui compte pour la politique féministe chez Marx, c'est sa critique implacable de l'accumulation capitaliste et sa méthode, à commencer par sa lecture du développement capitaliste comme produit de l'antagonisme des rapports sociaux. En d'autres termes, comme l'ont affirmé Roman Rosdolsky¹ et Antonio Negri², entre autres, plus que le révolutionnaire visionnaire imaginant un monde de libération accomplie, le Marx qui nous importe le plus est le théoricien de la lutte des classes, qui a refusé tout programme politique qui n'était pas ancré dans les possibilités historiques réelles et qui a poursuivi tout au long de son œuvre la destruction des rapports capitalistes, voyant la réalisation du communisme dans le mouvement qui abolit

1. Roman Rosdolsky, *The Making of Marx's « Capital »*, Londres, Pluto Press, 1977 [éd. originale en allemand : 1969 ; éd. en français : *La Genèse du « Capital »* chez Karl Marx,

trad. de Jean-Marie Brohm et Catherine Colloc-Thélène, Paris, F. Maspéro, 1976].
2. Negri, *Marx beyond Marx* [éd. en français : *Marx au-delà de Marx*], *op. cit.*

l'état actuel des choses. De ce point de vue, la méthode historico-matérialiste de Marx, qui pose que pour comprendre l'histoire et la société, on doit comprendre les conditions matérielles de la reproduction sociale, est cruciale pour une perspective féministe. Le fait de reconnaître que la subordination sociale est un produit de l'histoire, qui s'enracine dans une organisation spécifique du travail, a eu un effet libérateur pour les femmes. Cela a dénaturalisé la division sexuelle du travail et les identités qu'elle fonde, en présentant les catégories de genre non seulement comme des constructions sociales, mais comme des concepts dont le contenu est constamment redéfini, infiniment mobile, ouvert, toujours politiquement chargé. De fait, de nombreux débats féministes sur la validité des « femmes » comme catégorie analytique et politique seraient plus vite résolus si l'on appliquait cette méthode, puisqu'elle nous apprend qu'il est possible d'exprimer un intérêt commun sans assigner des formes de comportement et de condition sociale fixes et uniformes.

Analyser la position sociale des femmes au prisme de l'exploitation capitaliste du travail révèle aussi la continuité entre discrimination sur la base du genre et discrimination sur la base de la race, et nous permet de transcender la politique en termes de droits qui présuppose la permanence de l'ordre social existant et n'arrive pas à affronter les forces sociales antagonistes qui font obstacle

à la libération des femmes. Cependant, comme de nombreuses féministes l'ont signalé, Marx n'a pas toujours appliqué sa propre méthode avec la même rigueur, du moins pas pour la question de la reproduction et des rapports de genre. Comme l'ont montré aussi bien les théoriciennes du mouvement « *Wages for Housework* » (« Un salaire pour le travail ménager ») – Mariarosa Dalla Costa¹, Selma James², Leopoldina Fortunati³ – que des théoriciennes écoféministes comme Maria Mies⁴ et Ariel Salleh⁵, il y a une contradiction flagrante au cœur de la pensée de Marx. Bien qu'il fasse de l'exploitation du travail la clé de la production de la richesse capitaliste, il laisse non théorisés certains des rapports sociaux et des activités qui sont les plus essentiels à la production de la force de travail, comme le travail sexuel, la procréation, le soin des enfants et le travail domestique. Marx a reconnu que notre capacité de travail n'était pas un donné naturel mais un produit de l'activité

1. Mariarosa Dalla Costa, « Women and the Subversion of the Community », in M. Dalla Costa et S. James, *The Power of Women and the Subversion of the Community*, Bristol, Falling Wall Press, 1975 (éd. en français : *Le Pouvoir des femmes et la subversion sociale*, Genève, Librairie Adversaire, 1973).

2. Selma James, *Sex, Race and Class*, Bristol, Falling Wall Press, 1975.

3. Leopoldina Fortunati, *The Arane of Reproduction. Housework, Prostitution, Labor and Capital*, Brooklyn, Autonomedia, 1995 (éd. originale en italien : *L'Aracno della Riproduzione. Casalinghe, Prostitute, Operai e Capitali*, Venise, Marsilio Editore, 1981).

4. Maria Mies, *Patriarchy and Accumulation on a World Scale*, Londres, Zed Books, 1986.

5. Ariel Salleh, *Ecofeminism as Politics*, *op. cit.*

sociale¹ qui prend toujours une forme historique spécifique, car « la faim est la faim, mais la faim qui se satisfait avec de la viande cuite, mangée avec fourchette et couteau, est une autre faim que celle qui avale de la chair crue à l'aide des mains, des ongles et des dents² ». Pourtant, on ne trouve dans son œuvre publiée aucune analyse du travail domestique, de la famille et des rapports de genre spécifiques au capitalisme, à l'exception de quelques réflexions éparées, comme quoi la première division du travail est dans l'acte sexuel³, l'esclavage est latent dans la famille⁴, etc. Dans le livre 1 du *Capital*, le travail sexuel n'est jamais examiné même sous sa forme payée puisque les prostituées, avec les criminels et les vagabonds,

sont même exclues de la sphère des « *paupers* » (les « *pauvres assistés* »)¹ et clairement associées à ce *lumpenproletariat* que Marx ravalait dans *Le Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte*², le jugeant à jamais incapable de transformer sa condition sociale. La question du travail domestique est réglée en deux notes de bas de page, l'une enregistrant sa disparition des foyers des ouvrières d'usine sumenées pendant la révolution industrielle, et l'autre constatant que la crise provoquée par la guerre civile américaine avait ramené les ouvrières anglaises du textile à leurs tâches domestiques³.

1. Comme il l'écrit, « La valeur de la force de travail, pareillement à celle de toute autre marchandise, est déterminée par le temps de travail nécessaire à la production donc à la reproduction de cet article spécifique. Dans la mesure où elle est valeur, la force de travail proprement dite ne représente qu'un quantum déterminé de travail social moyen objectif en elle. La force de travail existe uniquement comme une disposition de l'individu vivant. Sa production présuppose donc l'existence de ce dernier. L'existence de l'individu étant donnée, la production de la force de travail consiste en sa propre reproduction de lui-même ou encore en sa conservation » (Karl

Marx, *Capital*, Vol. 1, Londres, Penguin, 1990, p. 274 [éd. en français : *Le Capital, Critique de l'économie politique, livre 1* (trad. entièrement révisée par Jean-Pierre Lefebvre), Paris, Éditions sociales, 2016], p. 167).

2. Karl Marx, *A Contribution to the Critique of Political Economy*, New York, International Publishers, 1989, p. 197 [éd. en français : *Manuscrit de 1857-1858, « Granditise »*, sous la direction de Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Éditions sociales, 1980, p. 261].

3. Marx et Engels, *The German Ideology*, p. 51 [éd. en français : p. 60].

4. *Ibid.*, p. 52 [éd. en français : p. 61].

1. Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 797 [éd. en français : p. 625].

2. Karl Marx, *The 18th of Brumaire of Louis Bonaparte*, New York, International Publishers, 1968 [éd. en français : *Le Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte* (trad. de Marcel Ollivier revue par Gérard Cornille), Paris, Messidor/Éditions sociales, 1984].

3. Il s'agit d'une note de bas de page dans le chapitre « La machinerie et la grande industrie », commentant le remplacement de plus en plus fréquent des ouvriers par des ouvrières, suite à l'introduction des machines dans les usines, qui avaient « [ie]t[é] les membres de la famille ouvrière sur le marché du travail » (Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 518 [éd. en français : p. 385]). Il écrit : « [c]omme certaines fonctions familiales, tels la grossesse et l'allaitement, etc., ne peuvent être totalement opprimées, les mères de famille confisquées par le capital sont plus ou moins obligées d'engager des remplaçants. Les travaux imposés par la consommation familiale, comme la couture, le raccommodage, etc., doivent être remplacés par l'achat de produits finis. À la diminution de la dépense de travail domestique correspond donc une augmentation de la dépense monétaire. Les coûts de production de la famille ouvrière s'accroissent donc [...] » (*Ibid.*, p. 518, n. 39 [éd. en français : p. 385, n. 121]). À propos de ce passage, Leopoldina Fortunati a noté que « Marx n'a réussi à voir le travail ménager que là où le capital l'avait détruit, et il l'a vu à travers la lecture des rapports gouvernementaux qui avaient compris bien plus tôt le

Le capitalisme patriarcal

La procréation est généralement traitée comme une fonction naturelle¹ et non comme une forme de travail qui, sous le capitalisme, est subsumée à la reproduction de la main-d'œuvre et donc soumise à une régulation étatique spécifique. Même quand il présente sa théorie de la « surpopulation relative² », Marx mentionne à peine l'intérêt du capital et de l'État pour la capacité reproductive des femmes, mettant la détermination d'une surpopulation sur le compte des exigences de l'innovation technologique³, même s'il affirme que l'exploitation des enfants des ouvriers ajoute une « prime⁴ » à leur production.

En raison de ces omissions, de nombreuses féministes ont accusé Marx d'être réductionniste et ont vu l'intégration du féminisme au marxisme comme un processus de subordination⁵. Les

problème posé par l'usurpation du travail ménager [par le travail à l'usine] » (Fortunati, *The Arzene of Reproduction*, p. 169).

1. Marx écrit par exemple que « *Factivement naturel* de la masse des travailleurs ne sature pas les besoins d'accumulation du capital » (Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 794 [éd. en français : p. 623]). Nous soulignons.
2. *Ibid.*, p. 797 sq. [éd. en français : p. 625 sq.].
3. *Ibid.*, p. 782 [éd. en français : p. 612].
4. *Ibid.*, p. 795 [éd. en français : p. 624]. Marx ne spécifie pas,

cependant, qui détermine cette production accrue – une question pertinente si l'on pense que, toujours dans le livre 1 du *Capital*, ses descriptions des rapports maternels dans les quartiers industriels anglais indiquent un rejet des tâches maternelles assez général pour préoccuper les législateurs et les employeurs de l'époque. Voir *ibid.*, p. 521, 521n, 522 [éd. en français : p. 388, p. 388, n. 128, p. 389].

5. Hartman, « The Unhappy Marriage », *art. cit.*, p. 1.

Omnia sunt communia

auteures que j'ai citées, cependant, ont montré qu'on pouvait travailler avec les catégories de Marx¹ mais qu'on devait les reconstruire et modifier leur ordre architectural, de sorte que le centre de gravité ne soit plus exclusivement le travail salarié et la reproduction de marchandises mais la production et la reproduction de la force de travail, et tout particulièrement la part de ce travail accomplie par les femmes au sein du foyer. Car ce faisant, on rend visible un nouveau terrain d'accumulation et de lutte, et la vraie mesure de la dépendance du capital à l'égard du travail non payé et la vraie durée de la journée de travail². D'ailleurs, en étendant la théorie marxienne du travail productif de sorte qu'elle intègre le travail reproductif dans ses différentes dimensions, on peut non seulement élaborer une théorie des rapports de genre sous le capitalisme mais parvenir à une compréhension nouvelle de la lutte des classes et des moyens par lesquels le capitalisme se reproduit par la création de régimes de travail

1. Une exception est Maria Mies, qui n'a cessé d'affirmer qu'il était impossible de penser les rapports de genre dans le cadre du marxisme (Mies, *Patriarchy and Accumulation on a World Scale*, 9p. *cit.*).
2. Silvia Federici (avec Nicole Coss), « Counterplanning from the Kitchen », in Silvia Federici, *Revolution at Point*

Zero – Hauswork, Reproduction and Feminist Struggle, Oakland, PM Press, 2012, p. 28-40 [éd. en français : « La contre-offensive des cuisines », in *Point zéro, propagation de la révolution sociale, mémoires, reproduction sociale, combat féministe* (trad. par Damien Tissot), Dommarie-Dontilly, Editions IXe, 2016, p. 45-64].

Le capitalisme patriarcal

spécifiques et de formes distinctes de développement inégal et de sous-développement.

En plaçant la reproduction de la force de travail au centre de la production capitaliste, on met au jour un monde de rapports sociaux qui reste invisible chez Marx mais qui est essentiel pour dévoiler les mécanismes qui régulent l'exploitation du travail. Il apparaît ainsi que le travail non payé que le capital tire de la classe travailleuse est bien plus considérable que tout ce que Marx a imaginé, s'étendant à la fois au travail domestique qu'on a attendu des femmes et à l'exploitation des colonies et des périphéries du monde capitaliste. Il y a d'ailleurs une continuité entre la dévaluation de la reproduction de la force de travail au sein du foyer et la dévaluation du travail employé dans les nombreuses plantations que le capitalisme a mises en place dans les régions qu'il a colonisées, aussi bien que dans les bastions de l'industrialisation. Dans les deux cas, non seulement les formes de travail et de coercition à l'œuvre ont été naturalisées, mais elles ont été intégrées à une chaîne de montage mondiale conçue pour réduire le coût de la reproduction des travailleurs salariés. Sur cette chaîne, le travail domestique non payé impartit aux femmes comme leur destin naturel rejoint et relaye le travail de millions de *campesinas*, de petits paysans et de travailleurs informels qui font pousser et produisent pour une mise à disposition que les travailleurs salariés consomment ou

Omnia sunt communia

fournissent à moindre coût les services que leur reproduction exige. D'où les hiérarchies du travail que toute une idéologie raciste et sexiste a essayé de justifier, mais qui montrent uniquement que la classe capitaliste a conservé son pouvoir par un système de gouvernement indirect, divisant efficacement la classe travailleuse, le salaire étant utilisé pour déléguer aux travailleurs hommes le pouvoir sur les non-salariés, à commencer par le contrôle et la supervision des corps et du travail des femmes. Cela signifie que le salaire est non seulement le terrain de confrontation entre le travail et le capital – le terrain sur lequel la classe travailleuse négocie la quantité et la composition du travail socialement nécessaire – mais aussi un instrument pour la création de rapports de force inégaux et de hiérarchies entre les travailleurs, et que la coopération des travailleurs dans le processus de travail ne suffit en rien à unifier la classe travailleuse. Par conséquent, la lutte des classes est un processus bien plus compliqué que Marx ne l'avait supposé. Comme l'ont découvert les féministes, elle doit souvent commencer dans la famille puisque pour lutter contre le capitalisme, les femmes ont dû lutter avec leur mari et leur père, de même que les personnes non blanches ont dû lutter contre les travailleurs blancs et le type de composition de classe particulier que le capitalisme impose par le rapport salarial. Enfin, reconnaître que le travail domestique est le travail

qui produit la main-d'œuvre nous permet de comprendre les identités de genre comme des fonctions du travail et les rapports de genre comme des rapports de production, un déplacement qui libère les femmes de la culpabilité éprouvée chaque fois qu'elles ont voulu refuser le travail domestique, et qui amplifie la portée du principe féministe selon lequel « le personnel est politique ».

Pourquoi Marx a-t-il laissé échapper cette partie du travail reproductif qui est la plus essentielle à la production de la force de travail ? Ailleurs¹, j'ai suggéré qu'on pourrait l'expliquer par les conditions de vie de la classe travaillaise anglaise à l'époque, puisque quand Marx écrivait *Le Capital*, il y avait très peu de travail ménager accompli dans la famille prolétaire (comme Marx lui-même le reconnaissait), les femmes étant employées aux côtés des hommes dans les usines de l'aube au coucher du soleil. Le travail ménager, en tant que branche de la production capitaliste, restait au-delà de l'horizon historique et politique de Marx. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIX^e siècle, après deux décennies de révoltes de la classe ouvrière où le spectre du communisme a hanté l'Europe, que la classe capitaliste a commencé à investir dans la reproduction de la force de travail, en même temps que se transformait la forme d'accumulation, avec

le passage de l'industrie légère (basée sur le textile) à l'industrie lourde (basée sur le charbon et l'acier), qui exigeait une discipline de travail plus intensive et une main-d'œuvre moins énamorée. Comme je l'écrivais dans un article récent, « en termes marxistes, on peut dire que le développement du travail reproductif et l'émergence consécutive de la ménagère prolétaire à plein temps ont été pour partie les produits de la transition de l'extraction de la "survaleur absolue" à celle de la "survaleur relative" comme mode d'exploitation du travail¹ ». Ils étaient le produit du passage d'un système d'exploitation fondée sur l'allongement absolu de la journée de travail et la destruction à un autre où le raccourcissement de la journée de travail était compensé par une révolution technologique intensifiant le taux d'exploitation. Mais un autre facteur était sans doute la crainte, chez les capitalistes, que la surexploitation à laquelle les ouvriers étaient soumis, du fait de la prolongation absolue de la journée de travail et de la destruction de leurs communs, menait à l'extinction de la classe ouvrière et poussait les femmes à refuser d'accomplir les travaux ménagers et de s'occuper des enfants – un thème qui revient fréquemment dans les rapports officiels commandés par le gouvernement à partir

1. *Ibid.*, p. 94-95 [éd. en français : p. 149].

1. Voir sur ce point Marx, *Capital*, Vol. I, cinquième partie, chapitre 16 [éd. en français :

cinquième section, chapitre XIV, « Survaleur absolue et relative »].

Le capitalisme patriarcal

des années 1840 pour évaluer les conditions de vie et l'état de santé des travailleurs des usines¹. C'est dans cette conjoncture qu'une réforme du travail augmentant l'investissement (en fonds et en travail) du capital dans la reproduction de la main-d'œuvre a été mise en place, à travers une série de lois sur les usines qui ont d'abord réduit, puis supprimé, l'emploi des femmes dans les usines, et augmenté substantiellement le salaire des hommes (il avait augmenté de 40 pour cent à la fin du siècle)². En ce sens, on peut lire la naissance de la ménagère prolétaire à temps plein – un phénomène que le fordisme a accéléré – comme une tentative de

1. *Ibid.*, p. 591, 599, 630 (éd. en français : p. 446, 453, 479-480). Ces pages évoquent les répercussions de l'emploi des femmes dans les usines sur leur discipline et leur travail reproductif. Comme l'écrit Marx : « Si l'on fait abstraction d'un mouvement ouvrier dont la montée se fait chaque jour plus menaçante, cette limitation du travail de fabrique était dictée par la même nécessité que celle qui répandait le guano sur les champs d'Angleterre. La même cupidité aveugle qui dans un cas avait épuisé la terre avait dans l'autre atteint à sa racine la force vitale de la nation » (*Ibid.*, p. 348 [éd. en français : p. 232-233]).

2. Ce n'est pas un hasard si sont promulguées simultanément en Angleterre en 1870 une nouvelle loi sur le mariage

Omnia sunt communia

restitution aux travailleurs salariés hommes des communs qu'ils avaient perdus avec l'avènement du capitalisme, sous la forme d'un vaste réservoir de travail non payé effectué par les femmes.

Ces réformes ont marqué « la transition vers l'État moderne », en tant que planificateur de la construction de la famille prolétaire et de la reproduction de la main-d'œuvre¹. Mais ce qui saurait particulièrement aux yeux au moment où Marx écrivait *Le Capital*, c'est sans doute le fait que les travailleurs ne pouvaient pas se reproduire eux-mêmes. C'est ce qui peut expliquer en partie peut-être que le travail ménager soit presque inexistant dans son œuvre. Il est probable, cependant, que Marx ait aussi ignoré le travail domestique parce qu'il représentait le type de travail même que, pour lui, l'industrie moderne devait et allait remplacer, et il n'a pas su voir que la coexistence de différents régimes de travail resterait une composante essentielle de la production et de la discipline de travail capitalistes.

Je crois que Marx a ignoré le travail domestique parce que ce type de travail n'avait pas les caractéristiques qu'il jugeait essentielles à l'organisation capitaliste du travail, qu'il identifiait avec l'industrialisation à grande échelle – le modèle de production ultime selon lui. Accompli au sein du

et la loi sur l'éducation (qui introduit le droit à l'instruction primaire universelle), toutes deux marquant un nouveau niveau d'investissement dans la reproduction de la main-d'œuvre. À partir de cette époque, conjointement à l'augmentation du salaire familial, on assiste à une transformation des moyens de distribution de la nourriture et des habitudes alimentaires dans la population britannique, avec l'apparition des premières épiceries de quartier. À la même période, la machine à coudre commence à faire son entrée dans le foyer prolétaire. Voir Eric J. Hobsbawm, *Industry and Empire Vol. II, 1750 to the Present Day: The Making of Modern Society*, New York, Pantheon Books, 1968, p. 135-136, 141.

1. Fortunati, *The Arcane of Reproduction*, p. 173.

foyer, organisé de manière non collective, non coopérative et maintenu à un niveau de développement technologique limité, même à l'apogée de la vie domestique, au ^{XX} siècle, le travail ménager a continué à être classé par les marxistes comme un vestige des formes précapitalistes de production. Comme Dolores Hayden l'a souligné dans *The Grand Domestic Revolution*, même quand ils appelaient à un travail domestique socialisé, les penseurs socialistes ne pensaient pas qu'un tel travail puisse jamais avoir du sens¹ et, comme August Bebel, ils imaginaient un temps où le travail ménager se réduirait à un minimum². Il a fallu une révolte des femmes contre le travail ménager dans les années 1960 et 1970 pour prouver que le travail domestique était du « travail socialement nécessaire³ » au sens capitaliste, que même s'il n'est pas organisé sur une base industrielle, il est extrêmement productif et que dans une très large mesure, c'est un travail qui ne peut pas être mécanisé, car reproduire les personnes en lesquelles réside la force de travail

exige toutes sortes de services tant affectifs que physiques qui sont par nature interactifs et nécessitent donc une main-d'œuvre importante. Ce constat a déstabilisé encore un peu plus le cadre théorique et politique marxien, nous amenant à repenser l'un des grands principes de la théorie de la révolution de Marx : l'hypothèse qu'avec le développement du capitalisme, toutes les formes de travail seraient industrialisées et surtout, que le capitalisme et l'industrie moderne étaient des conditions préalables pour libérer l'humanité de l'exploitation.

Machinerie, industrie moderne et reproduction

Marx supposait que le capitalisme et l'industrie moderne devaient préparer le terrain à l'avènement du communisme parce qu'il était convaincu que sans un bond dans la productivité du travail, l'humanité serait condamnée à un conflit sans fin provoqué par la pénurie, le dénuement et la lutte pour le nécessaire¹. Il voyait aussi l'industrie moderne comme l'incarnation d'une rationalité supérieure, qui s'imposait au monde par des mobiles sordides mais qui nous inculquaient des attitudes à même de développer pleinement nos facultés et qui nous libéraient du travail. Pour

1. Dolores Hayden, *The Grand Domestic Revolution*, Cambridge, MIT Press, 1985, p. 6.
2. August Bebel, *Women under Socialism*, New York, Schocken Books, 1971 [éd. originale en allemand : *Die Frau und der Sozialismus*, 1879 ; 1^{re} éd. en français : *La Femme dans le passé, le présent et l'avenir*, trad. d'Henri Ravé, Paris, G. Carré, 1891].

3. « Le temps de travail socialement nécessaire est le temps de travail qu'il faut pour faire apparaître une valeur d'usage quelconque dans les conditions de production normales d'une société donnée et avec le degré social moyen d'habileté et d'intensité du travail » (Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 129 [éd. en français : p. 43]).

1. Marx et Engels, *The German Ideology*, p. 56 [éd. en français : p. 64].

Le capitalisme patriarcal

Marx, non seulement l'industrie moderne est le moyen de limiter le « travail socialement nécessaire » mais c'est le modèle même du travail, inculquant aux travailleurs l'uniformité, la régularité et les principes du développement technologique, nous permettant par là de nous livrer de manière interchangeable à différents types de travail¹, ce à quoi ne parviendraient jamais (nous rappelle-t-il) l'ouvrier spécialisé de la manufacture ni même l'artisan attaché à son métier.

Le capitalisme, dans ce contexte, est la main dure qui fait advenir la grande industrie, ouvrant la voie à la concentration des moyens de production et à la coopération dans le processus de travail, des évolutions que Marx jugeait essentielles à l'expansion des forces productives et à l'augmentation de la productivité du travail. Pour lui, le capitalisme est aussi le fouet qui dresse les humains aux exigences de l'autonomie que sont, par exemple, la nécessité de produire plus que ce dont on a besoin pour survivre et la faculté de coopération sociale à grande échelle². La lutte des classes joue un rôle important dans ce processus. La résistance des travailleurs à l'exploitation contraint la classe capitaliste à révolutionner la production de façon à économiser le travail dans une sorte de conditionnement mutuel, en réduisant continuellement le rôle du travail dans

Omnia sunt communia

la production de richesse et en remplaçant les gens par des machines pour les tâches auxquelles ils n'ont cessé de chercher à se soustraire tout au long de l'histoire. Marx pensait qu'une fois ce processus achevé, quand l'industrie moderne aurait réduit le travail socialement nécessaire à un minimum, une nouvelle ère commencerait où nous serions enfin maîtres de notre existence et de notre environnement naturel, et où non seulement nos besoins seraient satisfaits mais nous serions libres de consacrer notre temps à des buts plus élevés.

Il n'expliquait pas comment devait se produire cette rupture sinon par une série de métaphores suggérant qu'une fois arrivées à leur plein développement, les forces productives briseraient la coquille qui les enveloppe en déclenchant une révolution sociale. Là encore, il n'explicitait pas comment nous reconnâtrions *le moment* où les forces productives seraient mûres pour la révolution, suggérant seulement que ce moment viendrait avec l'extension des rapports capitalistes à la planète entière, avec l'homogénéisation et l'universalisation des forces productives et des capacités correspondantes du prolétariat au niveau mondial¹.

1. Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 618
[éd. en français: p. 470].

2. *Ibid.*, p. 775 [éd. en français: p. 606].

1. Marx et Engels, *The German Ideology*, p. 55 et suivantes [éd. en français: p. 63 et suivantes]; Karl Marx et Friedrich Engels, *The Communist Manifesto*, Londres, Penguin Classics, 1967

[éd. en français: *Manifeste du Parti communiste* (trad. de Laura Lafargue, revue par F. Engels puis Gérard Cornillec), Paris, Messidor/Éditions sociales, 1986].

Le capitalisme patriarcal

Sa vision d'un monde où les êtres humains peuvent utiliser les machines pour se libérer du besoin et du labeur et où le temps libre devient la mesure de la richesse n'en a pas moins exercé une immense attraction. Chez André Gorz, l'image d'une société post-industrielle/sans travail où les gens se consacrent à leur propre épanouissement doit beaucoup à Marx¹. En témoigne aussi la fascination du mouvement autonome italien pour le « Fragment sur les machines » dans les *Grundrisse*, le lieu où cette vision est présentée le plus franchement. Antonio Negri en particulier, dans *Marx au-delà de Marx*, y voit l'aspect le plus révolutionnaire de la théorie de Marx. Il est vrai que les pages des Cahiers VI et VII où Marx décrit un monde sur lequel la loi de la valeur a cessé de régner, la science et la technologie ayant éliminé le travail vivant du processus de production, et où les travailleurs ne font plus que surveiller les machines, manifestent une puissance

1. André Gorz, *A Farewell to the Working Class*, Londres, Pluto, 1982 [éd. originale en français: *Adeux au prolétariat – Au-delà du socialisme*, Paris, Galilée, 1980]. Voir également André Gorz, *Paths to Paradise: On the Liberation from Work*, Londres, Pluto, 1985 [éd. originale en français: *Les Chemins du paradis – L'origine du capital*, Paris, Galilée, 1983]. Sur ce sujet, lire

également Edward Granter, *Critical Social Theory and the End of Work*, Burlington (VT), Ashgate, 2009. Granter souligne que l'idée de Gorz d'une société où le temps libre est la mesure de la richesse est une idée marxienne, et de fait Gorz fait explicitement référence à Marx en citant les *Grundrisse* (Granter, *Critical Social Theory*, p. 121).

Omnia sunt communia

d'anticipation stupéfiante¹. Pourtant, en tant que féministes en particulier, nous sommes bien placées aujourd'hui pour voir combien les pouvoirs qu'un système de production automatisé peut mettre à notre disposition sont illusoire. Nous pouvons voir que « le système industriel soi-disant hyper-productif » que Marx admirait tant « est en réalité un parasite pour la Terre comme elle n'en a pas connu dans toute l'histoire de l'humanité² » et que la vitesse à laquelle il la dévore actuellement projette une grande ombre sur l'avenir. En avance sur son temps, comme Salleh l'a noté³, pour reconnaître l'interaction entre l'humanité et la nature, Marx a eu l'intuition de ce processus quand il observerait que l'industrialisation de l'agriculture épuise le sol autant qu'elle épuise le travailleur⁴. Mais il pensait

1. Negri, *Marx beyond Marx* [éd. en français: *Marx au-delà de Marx*], *op. cit.*
2. Otto Ulrich, « Technology » in Wolfgang Sachs (éd.), *The Development Dictionary: A Guide to Knowledge as Power*, Londres, Zed Books, 1993, p. 281.
3. Salleh, *Ecofeminism as Politics*, *op. cit.*, p. 70.
4. Comme il l'explique à la fin du chapitre « La machinerie et la grande industrie » : « tout progrès de l'agriculture capitaliste est non seulement un progrès dans l'art de piller le travailleur, mais aussi dans l'art de piller le sol ; tout progrès dans l'accroissement de sa fertilité

pour un laps de temps donné est en même temps un progrès de la ruine des sources durables de sa fertilité. Plus un pays, comme, par exemple, les États-Unis d'Amérique, part de la grande industrie comme arrière-plan de son développement et plus ce processus de destruction est rapide. Si bien que la production capitaliste ne développe la technique et la combinaison du processus social de production qu'en ruinant dans le même temps les sources vives de toute richesse : la terre et le travailleur » (Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 638 [éd. en français : p. 485-486]).

Le capitalisme patriarcal

visiblement que cette tendance pourrait être inversée et qu'une fois aux mains des travailleurs, les moyens de production pourraient être remis au service d'objectifs positifs, qu'ils pourraient être employés à étendre la richesse sociale et naturelle au lieu de l'épuiser, et que la fin du capitalisme était si imminente que le tort infligé à la Terre par le processus d'industrialisation à but lucratif en serait limité.

Sur tout cela, il se trompait complètement. Les machines ne sont pas produites par des machines, par une sorte d'immaculée conception. Si on prend l'exemple de l'ordinateur, on voit que même la machine la plus ordinaire est un désastre écologique, qui exige des tonnes de sol et d'eau et une énorme quantité de travail humain pour sa production¹. Sachant qu'il s'en produit des milliards, on peut conclure que, comme les moutons dans l'Angleterre du XVII^e siècle, les machines sont aujourd'hui en train de « manger la Terre », et à un rythme tel que même si une révolution devait advenir dans un futur proche, il faudrait un travail prodigieux pour rendre cette planète à nouveau habitable². En outre, les machines exigent une infrastructure matérielle et culturelle qui affecte

Omnia sunt communia

non seulement nos communs naturels – terres, bois, eau, mer, rivières et côtes – mais aussi notre psyché et nos rapports sociaux, modelant les subjectivités, créant de nouveaux besoins et de nouvelles habitudes, produisant des dépendances qui hypothèquent à leur tour notre avenir. C'est ce qui explique en partie pourquoi, un siècle et demi après la publication du livre I du *Capital*, le capitalisme ne montre pas de signe de dissolution, alors que les conditions objectives que Marx jugeait nécessaires à la révolution sociale sont plus que favorables. Ce que nous voyons au contraire, c'est un régime d'accumulation primitive permanente, rappelant les enclosures au XVII^e siècle, organisé cette fois par le Fonds monétaire international et la Banque mondiale, avec une cohorte de compagnies minières et agroalimentaires qui, en Afrique, en Asie et en Amérique latine, exproprient les petits producteurs et privatisent les terres communes pour en tirer le lithium, le cobalt et les diamants nécessaires à l'industrie moderne¹. Il faut aussi souligner qu'il n'est pas un seul des moyens de production développés par le

1. Sarai Sarkar, *Eco-Socialism or Eco-Capitalism? A Critical Analysis of Humanity's Fundamental Choices*, Londres, Zed Books, 1999, p. 126-127.

2. Qui'on pense par exemple au travail nécessaire pour surveiller et neutraliser les effets nocifs des déchets nucléaires accumulés sur toute la planète.

1. Voir Silvia Federici, « War Globalization and Reproduction », in Silvia Federici, *Revolution at Point Zero – Housework, Reproduction and Feminist Struggle*, Oakland, PM Press, 2012, p. 76-84 [éd. en français : « Guerre,

mondialisation, reproduction », in Silvia Federici, *Point zéro, propagation de la révolution : travail ménager, reproduction sociale, combat féministe* (trad. par Damien Tissot), Domeneche-Dorville, Éditions IXe, 2016, p. 121-135].

Le capitalisme patriarcal

capitalisme qui puisse être repris et affecté sans problème à un autre usage. De même (comme nous allons le voir) qu'on ne peut pas s'emparer de l'État, on ne peut pas s'emparer de l'industrie, de la science et de la technologie capitalistes, dans la mesure où la finalité pour laquelle elles ont été créées détermine leur constitution et leur mode de fonctionnement.

Que l'on ne puisse simplement s'approprier l'industrie et la technologie modernes et les reprogrammer à d'autres fins, c'est ce que montre très bien le développement des industries nucléaires et chimiques, qui ont empoisonné la planète et fourni à la classe capitaliste un immense arsenal, qui nous menace aujourd'hui d'anéantissement ou, tout au moins, de destruction mutuelle des classes antagonistes. Comme l'a dit Otto Ulrich, «l'accomplissement le plus remarquable de la technologie scientifique est incontestablement l'augmentation de la puissance destructive de la machine de guerre¹». De même l'approche capitaliste rationnelle de l'agriculture, que Marx opposait aux méthodes de culture censement irrationnelles du petit producteur², a détruit l'abondance, la

Omnia sunt communia

diversité et la valeur nutritionnelle des aliments et il faudra en rejeter l'essentiel dans une société où la production sera réellement destinée aux êtres humains et non plus le but de l'humanité.

Il y a un autre élément qui nous amène à mettre en cause la conception marxienne de la fonction de la technologie dans la formation d'une société communiste, en particulier considérée d'un point de vue féministe. Un communisme fondé sur la machine repose sur une organisation du travail qui exclut les activités les plus fondamentales des êtres humains sur cette planète. Comme je l'ai déjà mentionné, le travail reproductif que l'analyse de Marx ignore est, dans une large mesure, un travail qui ne peut pas être mécanisé. En d'autres termes, la vision marxienne d'une société où le travail nécessaire peut être réduit drastiquement par l'automatisation se heurte au fait que la plus grosse partie du travail accompli sur terre est par nature éminemment relationnel et se prête difficilement à la mécanisation. Idéalement, dans une société postcapitaliste, un certain nombre de corvées ménagères seraient mécanisées et on pourrait sans doute compter sur de nouvelles formes de communication pour nous tenir compagnie, nous former et nous informer, une fois que nous serons en mesure de contrôler quel type de technologie est produit, à quelles fins et dans quelles conditions. Mais comment mécaniser l'action de donner le bain à un enfant, de

1. Ulrich, «Technology», *art. cit.*, p. 227.

2. Karl Marx, *Capital*, Vol. 3, Londres, Penguin, 1991, p. 948-949 [éd. en français: *Le Capital, Critique de l'économie politique*,

Livre troisième, Le procès d'ensemble de la production capitaliste, trad. de C. Cohen-Solal et Gilbert Badia, Paris, Éditions sociales, 1974, p. 190-197].

le câliner, de le consoler, de l'habiller et de lui donner à manger, de fournir des services sexuels ou d'aider les malades et les personnes âgées dépendantes ? Quelle machine serait capable d'intégrer les savoir-faire et les affects nécessaires à toutes ces tâches ? Il y a eu des tentatives avec les *nursebots* [robots infirmiers]¹ et les *lovebots* [robots sexuels] interactifs et il est possible qu'on assiste à la production de mères mécaniques dans le futur. Mais en supposant qu'on puisse se payer de tels appareils, il faut se demander à quel coût émotionnel on les introduirait dans nos foyers à la place du travail vivant. Mais si le travail reproductif ne peut être mécanisé que partiellement, le projet marxien qui fait reposer l'accroissement de la richesse matérielle sur l'automatisation et la réduction du travail nécessaire s'effondre ; car le travail domestique, et le soin des enfants en particulier, constitue la plus grande part du travail accompli sur cette planète. Le concept même de travail socialement nécessaire perd alors beaucoup de sa force. Comment définir le travail socialement nécessaire si le premier secteur d'activité, et le plus indispensable, n'en est pas reconnu comme une part essentielle ? Et quels critères, et quels principes, devront gouverner l'organisation du

travail de soin, du travail sexuel et de la procréation si ces activités ne sont pas considérées comme relevant du travail socialement nécessaire ?

Le scepticisme croissant quant à la possibilité de réduire significativement le travail domestique par la mécanisation est l'une des raisons qui expliquent le regain d'intérêt chez les féministes pour des formes plus collectives de reproduction et les expérimentations visant à la création de communs reproductifs, en redistribuant le travail à un nombre de sujets plus important que ne peut en offrir la famille nucléaire¹. Exemplaire à ce titre est « The Grand Domestic Revolution », un projet de recherche vivant toujours en cours, inspiré par le travail de Dolores Hayden, à l'initiative d'artistes, de designers et d'activistes à Utrecht (Pays-Bas), afin d'explorer les possibilités de transformer la sphère domestique aussi bien que les quartiers et les villes et de construire « de nouvelles façons de vivre et de travailler en commun ». Dans le même temps, sous la pression de la crise économique, les luttes pour défendre nos communs naturels (terres, eau, forêts) et la création d'activités de mise en commun (achats et cuisine collectifs, jardinage

1. Nancy Folbre, « Nursebots to the Rescue ? Immigration, Automation, and Care », *Globalizations*, 3, n° 3, septembre 2006, p. 356.

1. Sur ce sujet, voir Silvia Federici, « Feminism and the politics of the Commons in an Era of Primitive Accumulation », in *Revolution at Point Zero – Housework, Reproduction and Feminist Struggle*, *op. cit.*, p. 138-148 [éd. en français : « Le féminisme et la politique des biens communs en période d'accumulation primitive », in *Point zéro, propagation de la révolution*, *op. cit.*, p. 217-232].

Le capitalisme patriarcal

urbain, par exemple) se multiplient. Il est aussi significatif qu'« en dépit de la colonisation et des transferts de technologie, le plus gros des besoins quotidiens du monde continue à être satisfait par des cultivatrices du Tiers-Monde qui échappent au lien monétaire » et avec des moyens technologiques très limités, souvent en cultivant des terres publiques inusitées¹. En ces temps de programmes d'austérité génocidaires, le travail de ces cultivatrices est une question de vie ou de mort pour des millions de personnes². Pourtant, c'est précisément ce type de travail de subsistance dont Marx pensait qu'il devait être éliminé, puisqu'il considérait la rationalisation de l'agriculture – c'est-à-dire son organisation sur des bases scientifiques et à grande échelle – comme « un des grands résultats du mode capitaliste de production » et soutenait qu'il ne

1. Salleh, *Ecofeminism as Politics*, *op. cit.*, p. 79; Federici, « Feminism and the politics of the Commons in an Era of Primitive Accumulation », *art. cit.*, p. 138-148 [éd. en français : p. 217-232].
2. D'après le Fonds des Nations unies pour la population, en 2001, « près de 200 millions de citadins » cultivaient des produits destinés à l'alimentation, permettant de « nourrir au moins en partie environ un milliard de personnes » (United Nations Population Fund, *State of the World Population 2001*, New York, Nations unies, 2001). Un rapport de

2011 du Worldwatch Institute, « Farming the Cities Feeding an Urban Future », confirme l'importance de l'agriculture urbaine de subsistance. « Actuellement, environ 800 millions de personnes dans le monde pratiquent l'agriculture urbaine, assurant entre 15 et 20 pour cent de la production alimentaire mondiale », notait le communiqué de presse publié à sa sortie (« State of the World 2011 : Innovations that Nourish the Planet », communiqué de presse du 16 juin 2011 [il n'est plus en ligne]).

Omnia sunt communia

serait possible d'y parvenir que par l'expropriation du producteur direct¹.

Sur le mythe du progressisme du capitalisme

S'il faut faire la critique de la vision marxienne d'une humanité libérée du labeur et du besoin par l'industrialisation, il y a d'autres raisons de rejeter la croyance de Marx dans la nécessité et le progressisme du capitalisme. Premièrement, cette théorie sous-estime le savoir et la richesse produits par les sociétés non capitalistes et elle ignore à quel point le capitalisme a bâti son pouvoir sur leur appropriation – un point essentiel si l'on ne veut pas être hypnotisé par l'avancement du savoir sous le capitalisme et paralysé dans notre volonté d'en sortir. Il est d'ailleurs important politiquement de rappeler que des milliers d'années avant l'avènement de la mécanisation, les sociétés que le capitalisme a détruites sont parvenues à un haut niveau de développement du savoir et des technologies, puisqu'elles avaient appris à naviguer sur de vastes étendues d'eau, découvert par la simple observation nocturne les principales constellations, inventé les cultures qui ont maintenu la vie humaine sur toute la

1. Marx, *Capital*, Vol. 3, *op. cit.*, p. 754-755 [éd. en français : t. III, p. 10].

Le capitalisme patriarcal

planète¹. En témoigne l'incroyable diversité de graines et de plantes que les Amérindiens ont su développer, atteignant une maîtrise de la technologie agricole encore insurpassée, avec plus de 200 variétés de maïs et de pommes de terre inventées rien qu'en Mésopotamie – tout le contraire de la destruction de la diversité aux mains de l'agriculture capitaliste scientifiquement organisée à laquelle nous assistons actuellement².

Le capitalisme n'a pas inventé la coopération sociale ou les relations à grande échelle, comme Marx appellait les échanges commerciaux et culturels. Au contraire, l'avènement du capitalisme a détruit des sociétés qui avaient été liées par des rapports de propriété collective et des formes de travail coopératives, autant que par de vastes réseaux commerciaux. Les systèmes de travail éminemment coopératifs étaient la norme, avant la colonisation, de l'océan Indien aux Andes. Rappelons seulement le système de l'*ayllu* en Bolivie et au Pérou et les systèmes de terres collectives africains qui ont survécu jusqu'au XXI^e siècle.

1. Clifford D. Conner, *A People's History of Science: Miners, Midwives, and « Low Mechanics »*, New York, Nation Books, 2005 [éd. en français: *Histoire populaire des sciences*, trad. d'Alexandre Preiszmann, Montréal, L'Échappée, 2011].

2. Jack Weatherford, *How the*

Indians of the Americas Transformed the World, New York, Favocette Columbine, 1988 [éd. en français: *Ce que nous devons aux Indiens d'Amérique, et comment ils ont transformé le monde*, trad. de Manuel Van Thienen, Paris, Albin Michel, 1993].

Omnia sunt communia

autant de contrepoints aux idées de Marx sur « l'isolement de la vie rurale » (« *the isolation of rural life*¹ »). En Europe aussi, le capitalisme a détruit une société de communs, fondée matériellement non seulement sur l'usage collectif de la terre et les rapports de travail collectifs mais aussi sur la lutte quotidienne contre le pouvoir féodal, qui a créé de nouvelles formes de vie coopératives comme celles expérimentées par les mouvements hérétiques (cathares, vaudois, etc.) que j'ai analysés dans *Cathars and the Witch*². Naturellement, pour l'emporter, le capitalisme a dû exercer des violences et des destructions considérables – l'extermination de milliers de femmes en deux siècles de chasses aux sorcières notamment –, venant à bout d'une résistance qui, au XVI^e siècle, avait pris la forme des guerres paysannes. Loin d'être un vecteur de progrès, le développement du capitalisme a été la contre-révolution qui a brisé la montée des nouvelles formes de communalisme nées dans la lutte et détruit les formes qui pouvaient exister sur les domaines féodaux, fondées sur l'usage partagé des communaux. On doit ajouter

1. Sur cette traduction [en anglais *the Witch – Women, the body and the Communist Manifesto: isolation plutôt qu'isolation* (NdE)], voir Hal Draper, *The Adventure of the Communist Manifesto*, Berkeley, Center for Socialist History, 1998, paragraphe 28.

2. Silva Federici, *Cathars and*

the Witch – Women, the body and the Communist Manifesto: isolation plutôt qu'isolation, New York, Autonomedia, 2004 [éd. en français: *Cathars et la sorcière*, trad. par le collectif Senonewero, revue et complétée par Julien Guazzini, Genève/Paris/Marseille, Entrenoude, 2014].

à cela qu'il faut bien plus que le développement de la grande industrie pour créer l'association et la réunion révolutionnaire de producteurs libres que Marx imaginait à la toute fin du livre 1 du *Capital*¹. Le capital et la grande industrie peuvent bien accroître la « concentration [...] des moyens de production » et la coopération dans le processus de travail du fait de la division du travail², mais la coopération qu'exige un processus révolutionnaire est qualitativement différente du facteur technique que Marx décrit comme étant (avec la science et la technologie) « la forme fondamentale du mode de production capitaliste³ ». On peut même se demander si l'on peut parler de coopération dans le cas de rapports de travail qui, n'étant pas contrôlés par les travailleurs eux-mêmes, ne suscitent pas de décisions indépendantes en dehors du moment de résistance où l'organisation capitaliste du processus de travail est brisée. On ne peut pas ignorer non plus qu'en réalité, la coopération en laquelle Marx admirait la marque de l'organisation capitaliste du travail est devenue possible historiquement par la destruction des savoir-faire et de la coopération que les travailleurs déployaient dans leur lutte⁴.

1. Marx, *Capital*, Vol. 1, *op. cit.*, p. 930n [éd. en français : p. 736, n. 252].

2. *Ibid.*, p. 927 [éd. en français : p. 608].

3. *Ibid.*, p. 454 [éd. en français : p. 331].

4. Sur ce sujet, voir Marx, *Capital*, Vol. 1, *op. cit.*, p. 563-568 [éd. en français : p. 422-427].

Deuxièmement, supposer que le développement capitaliste a toujours été inévitable, pour ne pas dire nécessaire ou désirable, à tout moment de l'histoire passée ou présente, c'est nous placer dans le camp des adversaires des luttes que les gens ont menées pour y résister. Mais peut-on dire que les hérétiques, les anabaptistes, les bécheux (*diggers*), les marrons et tous les rebelles qui ont résisté à l'enclosure de leurs communs ou combattu pour construire un ordre social égalitaire, écrivant sur leurs étendards, à l'instar de Thomas Müntzer, *omnia sunt communia* (« Tout est commun »), étaient à contre-courant de l'histoire, du point de vue de la libération humaine ? Ce n'est pas une question en l'air. Car l'extension des rapports capitalistes, ce n'est pas seulement de l'histoire ancienne, c'est un processus en cours, qui exige toujours du feu et du sang, et qui suscite toujours une immense résistance qui freine indubitablement l'extension du travail salarié et la subsumption capitaliste de toutes les formes de production existantes sur la planète.

Dans « La lutte entre le travailleur et la machine », Marx écrit : « Le moyen de travail que le travailleur » Non seulement les capitalistes utilisent les machines pour se libérer de leur dépendance à l'égard de la main-d'œuvre mais la machinerie est « l'arme de guerre

la plus puissante pour écraser les soulèvements ouvriers [...] ». On pourrait écrire toute une histoire des inventions, depuis 1830, qui n'ont vu le jour que comme armes de guerre du capital contre des émeutes ouvrières » (*Ibid.*, p. 559, 562-563 [éd. en français : p. 418, 421-422]).

Le capitalisme patriarcal

Troisièmement, postuler que le capitalisme est nécessaire et progressiste, c'est sous-estimer une chose que j'ai soulignée tout au long de ce chapitre : le développement capitaliste n'est pas, du moins pas en premier lieu, le développement des capacités humaines et en particulier de la coopération sociale, comme l'avait prévu Marx. C'est aussi le développement des rapports de force inégaux, des hiérarchies et des divisions, qui génèrent à leur tour des idéologies, des intérêts et des subjectivités qui constituent une force sociale destructrice. Naturellement, face aux campagnes néolibérales parfaitement orchestrées pour privatiser ce qu'il reste de ressources publiques et collectives, ce ne sont pas les communautés les plus industrialisées mais les plus soudées qui ont été capables de résister à la vague privatisatrice, et parfois de la refouler. Comme l'ont montré les luttes des peuples indigènes – la lutte des Quechuas et des Aymaras contre la privatisation de l'eau en Bolivie¹, les luttes des U'wa contre la destruction de leurs terres par les forages pétroliers en Colombie (parmi bien d'autres exemples) – ce n'est pas là où le développement capitaliste est à son comble mais là où les liens communautaires sont les plus forts que l'expansion capitaliste est stoppée, voire

Omnia sunt communia

contrainte de reculer. De fait, tandis que la perspective d'une révolution mondiale nourrie par le développement capitaliste s'éloigne, la reconstruction de communautés dévastées par des politiques racistes et sexistes et des séries d'enclosures à répétition n'apparaît pas seulement comme une condition objective, mais bien comme une condition nécessaire du changement social.

Du communisme aux communs :

une perspective féministe

Aujourd'hui, s'opposer aux divisions que le capitalisme a créées sur la base de la race, du genre, de l'âge, réunir ce qu'il a séparé dans nos vies et reconstruire un intérêt collectif doivent donc être des priorités politiques pour les féministes et les autres mouvements en faveur de la justice sociale. C'est bien, en dernière analyse, l'enjeu de la politique des communs, qui, sous son expression la plus intéressante, présuppose un partage des richesses, la prise de décision collective et une révolution dans notre rapport à nous-mêmes et aux autres. Car la coopération sociale et la création de savoir que Marx attribuait au travail industriel ne peuvent se construire que par des activités auto-organisées qui « font du commun » (*commoning activities*) – jardinage urbain, banques de temps, code source ouvert (*open sourcing*) –, qui supposent, en même temps qu'elles produisent,

1. Raquel Gutiérrez Aguilar, *Los Rincos del Pachakuti: Recuntamiento y Movilización en*

Bolivia (2000-2003), Mexico, Sísifo Ediciones, 2009.

Le capitalisme patriarcal

de la communauté. En ce sens, dans la mesure où elle vise à reproduire nos vies sous des formes qui renforcent la solidarité et pose des limites à l'accumulation du capital¹, la politique des communs traduit pour partie l'idée marxienne du communisme comme abolition de l'état actuel. On pourrait aussi soutenir qu'avec le développement des communs numériques – l'essor des mouvements pour le logiciel libre et la culture libre – nous sommes en train de nous rapprocher de cette universalisation des facultés humaines que Marx avait prévue comme une conséquence du développement des forces productives. Mais la politique des communs est un tournant radical par rapport à ce que le communisme a signifié dans la tradition marxiste et dans une bonne partie de l'œuvre de Marx, à commencer par le *Manifeste du Parti communiste*. Il y a un certain nombre de différences cruciales entre la politique des communs et le communisme qui ressortent, notamment quand on les considère d'un point de vue féministe et écologiste.

Les communs, dans le discours d'auteurs féministes comme Vandana Shiva, Maria Mies, Ariel Salleh, et dans la pratique de la base militante de certaines organisations, n'attendent pas pour être réalisés le développement des forces productives

Omnia sunt communia

ou la mécanisation de la production, encore moins une extension mondiale des rapports capitalistes – les conditions préalables du projet communiste de Marx. Au contraire, ils luttent contre les menaces que représente pour eux le développement capitaliste et ils revalorisent les savoirs et les technologies propres à un lieu¹. Ils ne posent pas un lien nécessaire entre le développement scientifique/technologique et le développement intellectuel/moral, qui est l'une des prémisses de la conception marxienne de la richesse sociale. Ils mettent également au centre de leur projet politique la restructuration de la reproduction comme terrain crucial de transformation des rapports sociaux, subvertissant ainsi la structure de valeurs de l'organisation capitaliste du travail. Ils tentent, notamment, de rompre l'isolement qui a caractérisé le travail domestique sous le capitalisme, non pas pour le réorganiser à une échelle industrielle mais pour créer des formes de travail de soin plus coopératives.

Les communs se déclinent au pluriel, dans l'esprit du slogan zapatiste « Un non, beaucoup de oui » (« *Un no, muchos síes* »), qui reconnaît l'existence de différentes trajectoires historiques

1. Massimo De Angelis, *The Struggles and Global Capital, Beginning of History: Volume*, Londres, Pluto Press, 2007.

1. Maria Mies et Vandana Shiva, *Ecofeminism*, Londres, ZED Books, 1986 (éd. en français : *Écoféminisme*, trad. d'Édith Rubinstein, Paris/

Montréal, L'Harmattan, 1998) ;
The Ecologist, *Whose Commons, Future? Reclaiming the Commons*, Philadelphie, Earthscan, 1993.

Le capitalisme patriarcal

et culturelles et la multiplicité des retombées sociales compatibles avec l'abolition de l'exploitation. Car si l'on reconnaît que la circulation des idées et du savoir-faire technologique peut être une force historique positive, la perspective d'une universalisation des savoirs, des institutions et des comportements fait l'objet d'une opposition de plus en plus marquée, puisqu'elle apparaît non seulement comme un héritage colonial, mais aussi comme un projet qui n'est réalisable qu'au prix de la destruction des vies et des cultures locales. Surtout, les communs n'ont pas besoin de l'appui d'un État pour exister. Même s'il subsiste encore dans les cercles radicaux un certain désir d'État comme forme transitoire, supposée nécessaire pour éliminer les intérêts capitalistes trop bien établis et administrer ces éléments de la richesse commune qui exigent une planification à grande échelle (eau, électricité, services de transport, etc.), la forme État est aujourd'hui en crise, et pas seulement chez les féministes et dans les autres cercles radicaux. La popularité de la politique des communs est d'ailleurs directement liée à la crise de la forme État, rendue particulièrement évidente par l'échec du socialisme réel et l'inter-nationalisation du capital. Comme John Holloway l'a dit avec beaucoup de force dans *Change the World without Taking Power*, s'imaginer qu'on peut utiliser l'État pour faire naître un monde plus juste, c'est lui attribuer une existence autonome,

Omnia sunt communia

indépendante du réseau de rapports sociaux qui le lie inextricablement à l'accumulation du capital et le contraint à reproduire le conflit social et les mécanismes d'exclusion. C'est aussi ignorer le fait que « les rapports sociaux capitalistes n'ont jamais été limités par les frontières étatiques » mais qu'ils sont constitués au niveau mondial¹. En outre, le prolétariat mondial étant divisé par des hiérarchies fondées sur la race et le genre, la « dictature du prolétariat », concrétisée dans une forme étatique, risquerait de devenir la dictature de la composante blanche et masculine de la classe travailleuse. Car il faut s'attendre à ce que ceux qui disposent de davantage de pouvoir social dirigent le processus révolutionnaire vers des objectifs susceptibles de maintenir leurs privilèges.

Après des décennies de votes et d'attentes trahis, il y a désormais un profond désir dans tous les pays, notamment chez les plus jeunes, de reconquérir le pouvoir de transformer nos vies, de reconquérir le savoir et la responsabilité que, dans un État prolétarien, nous aliénerions à une institution englobante qui en nous représentant nous remplacerait. Ce serait une catastrophe. Car

1. John Holloway, *Change the World without Taking Power: The Meaning of Revolution Today*, Londres, Pluto Press, 2002, p. 14, 95 [éd. en français: *Changer le monde sans prendre le pouvoir: le*

sens de la révolution aujourd'hui, trad. de Sylvie Bossertelle, Paris/Montréal, Syllepse/Lux, 2007, p. 32 – traduction légèrement modifiée].

au lieu de créer un nouveau monde, nous abandonnerions ce processus d'auto-transformation sans lequel aucune nouvelle société n'est possible et reconstituerions les conditions mêmes qui nous rendent aujourd'hui passifs, y compris face aux injustices institutionnelles les plus flagrantes. L'un des attraits des communs en tant que « forme embryonnaire d'une nouvelle société » est précisément qu'ils représentent un pouvoir qui vient d'en bas, et non de l'État, et qui repose sur la coopération et des formes de décision collectives, et non sur la coercition¹. En ce sens, l'esprit des communs fait écho à l'idée d'Audre Lorde, « on ne démolira jamais la maison du maître avec les outils du maître² », et je suis convaincue que si Marx était parmi nous aujourd'hui, il serait d'accord sur ce point. Car même s'il ne s'est pas beaucoup attardé sur les ravages de l'organisation du sexisme et du racisme par le capitalisme et s'il s'est peu intéressé à la transformation de la subjectivité du prolétariat,

il n'en a pas moins compris que nous avons besoin d'une révolution pour nous libérer non seulement des contraintes extérieures, mais aussi de l'intériorisation de l'idéologie et des rapports capitalistes, pour nous libérer, comme il l'écrivait, de « toute la pourriture du vieux système qui lui colle après », afin de « devenir apte[s] à fonder la société sur des bases nouvelles¹ ».

1. John Holloway, *Crack Capitalism*, Londres, Pluto Press, 2010, p. 29 [éd. en français : *Crack capitalism : 33 thèses contre le capital*, trad. de José Chateausat, Paris, Libertalia, 2012, p. 62].

2. Audre Lorde, « The Master's Tools Will Never Dismantle the Master's House », in Chemie Moraga et Gloria Anzaldúa (éd.), *The Bridge That Is My Back: Writings by Radical Women*

of Color, New York, Kitchen Table, 1983, p. 98-101 [éd. en français : « On ne démolira jamais la maison du maître avec les outils du maître », in Audre Lorde, *Sister Outsider : Essais et propos d'Audre Lorde sur la poésie, l'activisme, le racisme, le sexisme...*, trad. de Garaci Gonik, Marième Hélie-Lucas, Hélène Pour Genève, Mamméliés, 2003, p. 119-123].

1. Marx et Engels, *The German Ideology*, *op. cit.*, p. 95 [éd. en français : p. 68].